

AOÛT 1854.

JOURNAL

DE CHIMIE MÉDICALE,

DE PHARMACIE ET DE TOXICOLOGIE.

CHIMIE.

DE L'ALCOOL DE CHIENDENT ;

Par F.-L. HOFFMANN, pharmacien à Paris.

Encore quelques mois, et nous verrons la fin de la cherté des subsistances. Les blés sont d'une apparence magnifique et tout fait espérer que les récoltes en céréales seront abondantes. Mais si de ce côté nos inquiétudes sont dissipées, il ne paraît pas en être de même pour la vigne. Dans quelques départements, on signale de nouveau la présence de l'oïdium tuckeri, et l'on craint que ce cryptogame ne fasse encore des ravages cette année. Ajoutons à cela les dernières gelées qui ont atteint certaines contrées viticoles, et vu les prix élevés des vins et des alcools, toutes ces causes réunies nous ont déterminé à faire quelques recherches pour la production d'un alcool bon goût et d'un prix peu élevé.

Notre tâche était d'autant plus difficile que parmi les substances déjà exploitées, nous n'eûmes qu'un choix très limité.

La betterave produit un bon alcool ; les pommes de terre, au contraire, ne donnent qu'un alcool d'un goût détestable ; il en est de même de celui que l'on retire des grains. Toute notre attention dut donc se fixer à choisir des plantes saccharines, dont le prix d'achat, ou en d'autres termes la matière première fût à bon marché. Nous choisîmes d'abord le sucre, mais le prix de cette denrée est encore beaucoup trop élevé, pour exploiter une pareille affaire sur une large échelle, et pouvoir faire concurrence à l'alcool de Montpellier. Loin de nous décourager, nous fîmes de nombreuses expériences, et principalement sur les végétaux appartenant à la famille des graminées. Nous choisîmes pour type le chiendent (*triticum repens*). Voici comment nous procédâmes.

Essai d'extraction de l'alcool.

125 grammes d'extrait de chiendent d'une consistance de miel épais, furent dissous dans 500 grammes d'eau à 50° ou 60°, la solution pesa 10° à l'aréomètre.

Le tout fut mis dans un matras, on ajouta à la solution un peu de ferment pour hâter la fermentation, le matras fut fermé avec un simple parchemin percé de trous, et on laissa fermenter. La fermentation ne tarda pas à se manifester, et quand elle fut complètement achevée nous distillâmes, et nous recueillîmes 75 grammes d'alcool pesant 15° à l'aréomètre.

L'alcool qu'on retire du chiendent est incolore, d'un goût agréable, sans odeur empyreumatique et tout à fait analogue à celui qu'on retire du sucre. Dans les années pluvieuses ou humides le chiendent vient en si grande abondance, que les cultivateurs cherchent tous les moyens possibles pour extraire ou extirper cette racine, des terres où ils veulent cultiver d'autres plantes. Les uns l'arrachent et le brûlent sur place, et ont soin d'en répandre la cendre sur le sol, les autres en se donnant mille peines et à la sueur de leur front ou en payant des journa-

liers, le rejettent au loin et le considèrent à juste titre comme une plaie dans le voisinage des plantes cultivées. Il n'en sera plus ainsi quand l'agriculteur saura le parti avantageux qu'il peut tirer d'un végétal dont autrefois il ne savait que faire. Tout en payant des travaux de journée aux ouvriers, pour arracher le chiendent et approprier le sol, il trouvera du moins une large compensation à recueillir cette racine; il y trouvera de nouvelles ressources qui lui étaient jusqu'à présent inconnues, et le pays sera doté d'une féconde industrie, destinée à prendre un grand développement.

Dans chaque village on pourrait établir des distilleries. Au lieu de convertir en alcool les pommes de terre, qui ne produisent qu'un alcool de mauvais goût, on pourra réserver ce précieux tubercule à l'alimentation humaine et à celle des bestiaux. Nous n'entrerons pas dans de plus longs développements sur ce sujet, l'expérience seule justifie les avantages que l'on peut retirer de cette exploitation.

*Procédé pour opérer en grand lorsqu'on veut obtenir
l'alcool de chiendent.*

On choisit de préférence du chiendent frais (racine), on le hache ou on le coupe en petits morceaux, on le laisse bouillir pendant un quart d'heure ou 30 minutes au plus, dans suffisante quantité d'eau pour qu'il baigne dans la liqueur. On exprime ensuite avec une forte presse, on laisse reposer la liqueur, on décante et l'on évapore jusqu'à 5° ou 10° à l'aréomètre. On laisse fermenter, on aide au besoin la fermentation par l'addition d'une petite quantité de levûre de bière, et l'on distille ensuite.

Ou bien l'on prend, par exemple, 12 kilogrammes de chiendent frais, on coupe cette racine en petits morceaux, et on la pile ensuite dans un mortier de marbre ou de pierre (et non de métal), on y ajoute peu à peu 9 à 10 kilogrammes d'eau à 50° ou 60°, on exprime fortement, on laisse reposer la liqueur, on

décante, on évapore au degré que nous avons dit ci-dessus, on laisse fermenter et l'on distille lorsque la fermentation est complètement terminée.

NOTE SUR LA CONVERSION DES DOLOMIES EN SELS
MAGNÉSIENS.

Près de Trichnapalli existe un gisement assez considérable d'une roche magnésienne, appelée *dolomie* par les géologues. Au mois de juillet 1849, en ayant fait l'analyse d'un fragment, j'ai pensé qu'on pourrait en extraire facilement, et par des procédés peu dispendieux, du sulfate de magnésie qui servirait à approvisionner la pharmacie du Gouvernement, et permettrait en même temps de préparer les autres sels magnésiens dont on a besoin. L'administration, sur ma demande, fit venir quelques tonneaux de dolomie ; j'ai fait connaître, par un rapport en date du 5 octobre 1850, le résultat de mes expériences. Depuis, plusieurs personnes sont venues me demander des renseignements en vue d'exploiter cette industrie. Pensant être utile en faisant connaître le résumé des faits portés à la connaissance de l'administration, je me suis décidé à leur donner de la publicité.

La dolomie de Trichnapalli est une substance blanche, rayant le calcaire, ne tombant pas en poussière par la calcination, mais se convertissant en chaux vive. Elle est en masses compactes, à cassure conchoïde, douce au toucher, ou en masses saccharoïdes, grenues ; on y observe fréquemment de petites cavités, tapissées de cristaux brillants, mamelonnés ; dans quelques morceaux on distingue des empreintes de poissons et quelques débris de coquilles. Cette roche se réduit facilement en poudre. Sa densité est de 3,04.

Elle diffère notablement par sa composition chimique des dolomies connues, et est bien plus riche en magnésie.

Composition :

Acide carbonique...	47,90	ou	Matières siliceuses..	4,34
Matières siliceuses..	4,34		Carbonate de chaux..	22,04
Magnésie	35,56		Carbonate de magné-	
Chaux	12,40		sie.....	75,62
	100,00			100,00

Voici le procédé employé pour convertir la dolomie en sulfate de magnésie :

La roche est calcinée pendant quarante-huit heures dans un four en gazon ; cette opération a pour but de dégager l'acide carbonique ; puis, arrosée avec de l'eau qui la fait se déliter, on l'obtient ainsi en fragments que l'on pulvérise facilement. La poudre est ensuite délayée avec de l'eau pour en former une bouillie claire ; on ajoute alors, par partie, de l'acide sulfurique dilué, en remuant chaque fois, et attendant que toute effervescence ait cessé pour ajouter une nouvelle quantité d'acide ; on doit laisser dans la liqueur un excès de dolomie, afin d'avoir une solution neutre. L'acide sulfurique ajouté, tout en chassant les dernières portions d'acide carbonique, transforme la dolomie en sulfate de chaux qui est insoluble, et en sulfate de magnésie qui reste dissous dans la liqueur. On filtre pour séparer le sulfate de chaux qui est retenu sur les toiles ; on le lave pour ne pas perdre de sel magnésien ; les liqueurs filtrées sont évaporées jusqu'au moment où il se forme une pellicule à la surface ; on les verse alors dans des terrines vernissées où le sulfate de magnésie cristallise. Du premier coup on a du sulfate de magnésie très blanc, mais qui retient un peu de sulfate de chaux ; quand on le destine à l'usage médical, il faut le redissoudre dans l'eau et le faire cristalliser de nouveau. Les eaux-mères, mises à évaporer et à cristalliser, donnent encore de nouveaux cristaux.

Le sulfate de magnésie, ainsi préparé, ne revient qu'à 35 centimes le kilogramme. Si on voulait exploiter cette industrie sur les lieux mêmes, et établir une fabrique d'acide sulfurique, le sulfate de magnésie reviendrait encore à un prix moins élevé.

Outre l'économie réalisée, en retirant le sulfate de magnésie de la dolomie de Trichnapalli, il y a un fait important à noter : jusqu'à présent on avait admis, d'après les analyses des dolomies connues, que dans cette roche la chaux dominait; la dolomie de Trichnapalli fait exception à cette loi; là c'est la magnésie qui est dominante.

Jules LÉPINE.

(Moniteur officiel de Pondichéry).

SOLUBILITÉ DU DEUTO-IODURE DE MERCURE DANS L'HUILE

DE FOIE DE MORUE;

Par M. BARNES.

L'auteur a reconnu que le deuto-iodure de mercure était soluble dans l'huile de foie de morue.

Ces deux médicaments étant souvent ordonnés en même temps, MM. les médecins pourront facilement les faire administrer ensemble lorsqu'ils le jugeront convenable.

La solution se fait rapidement à la température ordinaire, à la proportion de 0^{gr}.025 par 30 grammes, en broyant le deuto-iodure dans un mortier avec une petite portion d'huile; on ajoute le reste et on agite dans une bouteille pendant quelques instants.

A 50 degrés, 30 grammes d'huile peuvent dissoudre 0^{gr}.10 de deuto-iodure.

L'huile d'amandes douces, l'huile de ricin, le chloroforme, l'esprit-de-vin et l'axonge fondue, dissolvent le deuto-iodure avec la même facilité.

TOXICOLOGIE.

EMPOISONNEMENT PAR UN VINGTIÈME DE GRAIN D'OPIUM;

Par M. Edward SMITH, M.-D.

(Lu à la Société médicale de Londres le 8 avril 1854.)

L'observation suivante n'est pas unique dans la science, mais peut servir à un rapprochement de cas rares et importants. On trouve peu de faits bien authentiques, dans les livres de médecine légale, de morts survenues après l'ingestion d'une aussi faible quantité d'opium que celle que peut contenir une goutte de laudanum. Mais les entretiens que j'ai eus avec mes confrères m'ont prouvé que cet accident n'était pas très rare, et dans son adresse au jury, le *coroner* affirma avoir fait très récemment une semblable enquête. Les nombreux accidents survenus après l'administration variant d'un vingtième à un huitième de grain semblent en devoir exclure l'emploi quand l'enfant n'a que quelques jours, ou même quelques semaines.

Observation. — Le petit malade, fils de parents italiens, avait cinq jours révolus quand l'opium lui fut administré. L'enfant avait beaucoup crié pendant la nuit; il était constipé. Je conseillai à la nourrice de lui donner de faibles doses de castoréum. Mon ordonnance fut mal observée, ce que j'attribue à la difficulté des parents et de la nourrice pour comprendre l'anglais. Je leur conseillai donc une médecine adoucissante, et de nouveau j'ordonnai le castoréum. A la fin la nourrice, qui était Française, alla à la boutique d'un Français droguiste et limonadier à la fois, et se fit délivrer un sirop qu'on lui dit de donner à l'enfant à la dose d'une demi-cuillerée toutes les deux ou trois heures, jusqu'à ce que l'enfant fût devenu paisible. Pour prouver la négligence du droguiste, je puis établir que

la bouteille, dix fois plus grande que ne l'exigeait la potion demandée, ne portait aucune étiquette. La nourrice, après avoir décliné l'âge du malade, laissa à la discrétion du droguiste de doser le remède.

La première et seule dose fut donnée à dix heures et demie du soir, le sixième jour après la naissance de l'enfant. Une demi-heure après se montraient les premiers symptômes de l'empoisonnement par l'opium. Les cris cessent; traits pâles, mâchoire sans force; respiration pénible, irrégulière; coma.

La nourrice était sortie; les parents gardaient seuls le petit malade. Effrayés des symptômes ci-dessus énoncés et de ce que l'enfant ne prend plus le sein, ils appellent une dame anglaise leur voisine, qui parlait un peu français. Ils passent la nuit près du malade, et le lendemain matin me font demander.

J'arrive à neuf heures du matin, le septième jour après la naissance. Insensibilité complète. Je pince la peau, je chatouille la plante des pieds: pas le moindre mouvement musculaire. Pupilles contractées et fixes; mouvement thoracique de la respiration insensible au toucher. Membres sans mouvement, si ce n'est une légère convulsion des bras. Une ou deux fois mouvement de la lèvre inférieure. Yeux ouverts convulsivement.

L'enfant, à première vue, semblait ne plus respirer; aussi je crus à sa prochaine mort; mais bientôt la respiration reparait, mais plus rapide qu'à l'état normal. Cet état dure quelques minutes, mais cède bientôt à la suspension première. Ces manières d'être si opposées se succédèrent ainsi jusqu'à la mort.

Les pulsations du cœur répondaient parfaitement à la respiration; celle-ci était-elle rapide, les battements devenaient fermes et réguliers, et aussi rapides qu'à l'état sain; devenait-elle faible, les battements diminuaient jusqu'à ce que l'ouïe et le toucher ne découvraient plus rien. Un ou deux soupirs ra-

nimèrent les pulsations, mais tout retomba pendant quelque temps dans cet état d'immobilité. Température du corps normale. Déglutition peu franche, puis nulle.

Je demeurai près de l'enfant jusqu'à midi et demi, et je le quittai jusqu'à deux heures et demie de l'après-midi. Température du corps baissée. Intervalles de respiration rapide moins fréquents. A cinq heures, huit heures après l'administration du poison, l'enfant meurt âgé de huit jours.

Le traitement avait consisté d'abord dans l'administration des vapeurs fétides d'ammoniaque. Respiration artificielle quand la naturelle cessait; et, avec l'aide du docteur Snow Beck, en applications d'eau froide sur la tête et la face, et en petites flagellations avec le coin d'une serviette. La respiration artificielle ranimant le cœur me parut très utile. Je ne pus me procurer un appareil galvanique. Plus tard, quand l'enfant fut dans l'impossibilité d'avalier, nous continuâmes seulement la respiration artificielle et l'emploi du froid.

Autopsie soixante-dix heures après la mort.

Congestion considérable, mais non extrême, des vaisseaux du cerveau. Aucun point vasculaire dans la substance médullaire. Pas d'effusion de liquide ou de sang dans les cavités de l'encéphale. Cœur très distendu par le sang; péricarde contenant un fluide très coloré; sang noir, épais, mais non coagulé. Foie large et rempli de sang; la vésicule biliaire renfermait de la bile. L'estomac contenait près d'un drachme (4 grammes) de fluides; conservé pour l'enquête, nous n'avons pu l'examiner.

Le sirop, soumis au goût et à l'odorat, contenait évidemment de l'opium; mais la quantité exacte de ce poison ne peut être déterminée que par le droguiste qui l'a préparé. Il a déclaré à l'enquête que c'était le sirop ordinaire d'opium de la pharmacopée française, préparé avec 5 centigrammes d'opium

cru pour une once ; de sorte que, prenant une demi-cuillerée, ce poison était administré à la dose d'un vingtième de grain. Il se peut qu'on ait trompé sur la quantité-précise de la potion, sur celle de l'opium même, mais les résultats précédents semblent très près de la vérité. (*Assoc. méd. jour.*)

SUR LES PROPRIÉTÉS TOXIQUES DE L'OXYDE DE CARBONE ;

Par M. A. CHENOT.

Dans un moment où l'on s'occupe vivement de la propagation d'un gaz d'éclairage préparé par la méthode de Kirkham et Shepard, gaz qui, dit-on, contient de l'oxyde de carbone en assez grande quantité, nous croyons qu'il est utile de publier une note qui a été adressée par M. Chenot à l'Académie des sciences.

Voici un extrait de cette note :

« Dans un travail présenté à l'Académie, après avoir signalé les grands dangers de l'oxyde de carbone pur, je disais que l'oxyde de carbone, plus ou moins étendu d'autres gaz, offrait déjà des dangers. Les faits dont je vais avoir l'honneur d'entretenir aujourd'hui l'Académie, faits qui m'ont été communiqués par suite de la publicité qu'avait reçue ma première note, confirmeront l'opinion que j'avais avancée et éveilleront probablement l'attention publique sur un danger très sérieux qui se présente souvent dans les habitudes les plus ordinaires de la vie.

• *Premier fait.* — Le 18 juin 1842, M. Dupuis-Delcourt fit une ascension aérostatique qui faillit lui être fatale. Voici dans quelles circonstances fut faite cette ascension :

• M. Pelletier, de si regrettable mémoire, avait créé un instrument pour observer l'électricité des nuages ; M. Dumas, désirant avoir de l'air des hautes régions, avait préparé des ballons destinés à recueillir cet air ; MM. Andraud et Tessié du

Motay avaient préparé un petit instrument destiné à constater les effets du froid dans les régions moyennes. Ces différents instruments avaient été remis à M. Dupuis-Delcourt dans le but spécial de faire les recherches de haut intérêt indiquées par la nature de ces instruments.

« M. Dupuis-Delcourt n'avait qu'un petit ballon à sa disposition ; il songea donc à l'emplir d'hydrogène *pur* pour gagner de la force ascensionnelle ; à cet effet, il s'entendit avec M. Selligue, qui, comme on le sait, faisait à cette époque, aux Bati-gnolles, du gaz à l'eau par la décomposition de la vapeur de ce liquide en présence du charbon porté au rouge.

« Il fut convenu entre M. Selligue et M. Dupuis-Delcourt, qu'au lieu de charbon on mettrait du fer dans les appareils qui devaient donner le gaz pour gonfler le ballon ; mais, comme cette opération se faisait la nuit, pour ne rien déranger dans le service, l'opération fut abandonnée aux soins des ouvriers de l'usine, après avoir été mise en train par MM. Dupuis-Delcourt et Selligue. Or, les ouvriers trouvèrent, ce qui est exact, que l'opération marchait beaucoup plus lentement et exigeait beaucoup plus de chaleur avec le fer qu'avec le charbon ; n'attachant pas d'importance à la pureté du gaz, ils remplacèrent donc le fer par le charbon. A quatre heures du matin, M. Delcourt trouva bien son ballon rempli, mais n'ayant pas la force ascensionnelle qu'il avait calculée ; il résolut néanmoins de faire son ascension, et à cet effet se débarrassa de tout ce qu'il put élaguer de son bagage. A une hauteur d'environ 1,500 mètres, et trois quarts d'heure après son départ, la raréfaction de l'air à cette hauteur et l'influence des rayons solaires dilatant considérablement le gaz, il *fusa* par la partie inférieure du ballon. A cet instant, M. Dupuis-Delcourt fut subitement incommodé et dut interrompre ses observations ; il ne tarda pas à *perdre complètement connaissance*, et, l'aérostat con-

tinuant à se vider, il ne tarda pas à descendre progressivement, et M. Dupuis-Delcourt ne fut tiré de l'état de stupeur dans lequel il était, qu'aux questions pressantes qui lui furent adressées et au mouvement que lui imprimaient les personnes qui l'environnaient.

• *Deuxième fait connexe avec le premier.* — Plus de trois cents personnes s'étant trouvées en un moment près du point où devait toucher le ballon, un coup de vent vint l'abattre tout d'un coup jusqu'à terre, et quatre ou cinq personnes se trouvèrent empêtrées dans les cordes et le filet. M. Dupuis-Delcourt, voulant alors éviter et le déchirement du ballon et les atteintes du gaz pour la foule, entreprit une manœuvre dans le but de renverser le ballon pour que le gaz s'échappât en l'air. A l'instant où M. Dupuis-Delcourt se baissait pour faire cette manœuvre, l'empressement de la foule produisit de tels effets de compression sur le ballon, que le gaz s'échappa abondamment, et M. Dupuis-Delcourt fut subitement renversé..... Plusieurs personnes, les nommés Ferrand et Carteron, soldats au 17^e de ligne, qui avaient voulu secourir M. Delcourt, allèrent tomber en tournoyant à quelque distance.... D'autres personnes, entre autres une dame Ancelin, furent malades toute la journée.

• M. Delcourt demeura pendant deux heures complètement privé de connaissance.

• Un procès-verbal fut dressé à cette époque par MM. Lorrain, maire de Colombes, et Giraud, docteur-médecin; nous ne le reproduisons pas ici.

• *Troisième fait.* — Également en 1842, le gaz de l'usine de M. Selligie servait à l'éclairage de plusieurs points des Batignolles. Le corps de garde de la barrière de Clichy était éclairé par ce gaz; une fuite ayant donné issue à celui-ci pendant une nuit, quatre soldats qui étaient restés sur le lit de camp, plus particulièrement que les autres furent gravement

malades et l'un d'eux mourut. Une enquête fut ouverte; on considéra le fait comme une cause d'asphyxie simple, et encore ce ne fut qu'à l'état de présomption; mais on ne soupçonna pas la vraie cause, qui était, suivant moi, la présence du gaz oxyde de carbone, mêlé nécessairement à l'hydrogène de la décomposition de l'eau.

• *Quatrième fait.* — M. Dupont, directeur des mines de Guériedzo, près Bilbao (Espagne), vient de me citer un fait très important qui étend beaucoup les dangers de l'oxyde de carbone, même très dilué dans d'autres gaz.

• Lorsque parurent les précieux travaux du savant ingénieur des mines M. Ebelmen, sur la transformation des combustibles en gaz, M. Dupont songea à utiliser de cette manière des menus charbons qui encombraient les halles. Les gaz se rendaient dans une cuve pour être régularisés dans leur émission. Ce régulateur ou gazomètre était muni d'une soupape servant en même temps de trou d'homme. Un ouvrier, jusqu'alors robuste et intelligent, était environné de plusieurs autres; il voulut ouvrir cette soupape; le gaz qui s'échappa le renversa et donna des nausées, des spasmes et des suffocations aux autres. On soigna l'ouvrier renversé; mais après quelques mois d'un malaise continu dans lequel il manifestait une extrême agitation et éprouvait le besoin d'un mouvement perpétuel, il devint fou et mourut dans cet état deux ans après.

EMPOISONNEMENT SUR QUATRE PERSONNES. — QUESTIONS DE
MÉDECINE LÉGALE.

Cour d'assises de la Moselle.

Présidence de M. Huot, conseiller. — Audience du 1^{er} décembre.

L'affaire dont nous allons rendre compte avait attiré une foule nombreuse. Il s'agit d'un jeune homme de vingt-cinq ans, dont la physionomie calme, presque douce, et l'allure plus

étourdie que perverse, contrastent singulièrement avec l'accusation grave mise à sa charge.

Hippolyte P..., ouvrier mineur, domicilié à H..., arrondissement de B..., avait épousé, vers le milieu de l'année 1852, M... T..., fille d'une famille aisée de G..., dont H... n'est qu'un annexe. M... mourut le 25 juin 1853, peu de jours après avoir mis au monde un enfant qui existe encore. Le beau-père n'ayant point voulu contribuer au paiement du repas d'enterrement et laissant tous les frais funéraires à la charge du gendre, celui-ci l'avait traité de canaille, de vaurien, disant qu'il ne valait pas la corde pour le pendre.

Depuis longtemps, la famille T... et P..., leur gendre, vivaient en mauvaise intelligence; car ce dernier prétendait que T..., ayant promis beaucoup avant le mariage, n'avait rien donné pour aider le jeune ménage. Il y avait encore dans la maison T... un fils âgé de vingt-six ans, du nom de F..., atteint de cécité, et une vieille dame, aïeule maternelle de celui-ci. L'accusation prête à P... l'horrible projet d'avoir voulu se défaire d'un seul coup de toute cette famille, afin de recueillir leur succession au nom de son enfant, leur unique héritier.

Le 1^{er} juillet, l'accusé avait chargé une femme J... de lui rapporter pour 25 c. de vert-de-gris de L...; il disait que o'était pour préparer une eau dont son beau-frère aveugle se servait pour se laver les paupières.

Cette femme ayant mal fait la commission et ayant rapporté pour 15 centimes de *rien blanc* (sulfate de zinc), l'inculpé chargea un nommé D..., manœuvre à H..., d'échanger contre du vert-de-gris le sulfate de zinc dont il ne pouvait se servir.

Le 5 juillet, vers huit heures du soir, il se rendit à G... sous le prétexte de causer de la nomination d'un subrogé-tuteur pour son enfant. Il trouva l'aveugle et sa mère dans la cui-

sine. La femme T... venait de préparer une soupe au lait pour le repas du soir; ayant été obligée de se rendre à l'écurie parce que son mari venait de rentrer avec une provision de foin, R... profita de son absence pour jeter le vert-de-gris dans la soupe. F... prétend avoir entendu un frôlement comme si on avait froissé un papier, et la femme T..., de retour à la cuisine, aurait encore vu un papier vide entre les mains de son gendre.

Celui-ci partit presque subitement et refusa de partager le souper sous le prétexte qu'il avait déjà mangé.

F..., qui goûta le premier de cette soupe, éprouva une répugnance irrésistible à en manger; cependant, sur l'insistance de sa mère, qui pensait qu'il avait peut-être mis la dent sur un peu de suie tombée de la cheminée, il en prit encore quelques cuillerées, mais en ajoutant que cette soupe avait une amertume insupportable. Le mari, après en avoir goûté à son tour, jeta la cuiller sur le plancher et se mit à jurer. Enfin la femme T... et sa mère voulurent aussi essayer; elles ne purent continuer. C'est alors seulement qu'on eut l'idée d'allumer une chandelle. On trouva à la soupe une couleur verdâtre. Les époux T... s'écrièrent : « C'est notre coquin de gendre qui a voulu nous empoisonner ! » On se livra à une dernière expérience sur le chat et le chien : le premier eut des vomissements et se sauva au grenier; le chien seul, à ce qu'il paraît ne fut pas incommodé. Tous les symptômes de l'empoisonnement se firent sentir sur les quatre personnes qui avaient mangé de cette soupe : colique, cuisson à la gorge, envie de vomir. La femme T... dit qu'elle avait le ventre gonflé comme un tambour.

Le maire et l'adjoint ayant été appelés, prescrivirent de l'eau tiède et du lait. Personne ne succomba, mais les médecins qui ont fait l'analyse chimique des matières recueillies pensèrent

qu'en proportion de ce que contenaient les substances analysées, la totalité de la soupe devait renfermer au moins dix grammes de vert-de-gris. C'est précisément cette quantité qu'avait vendue le pharmacien de L..., et qui suffirait pour donner la mort à quatorze ou quinze personnes dans les vingt-quatre heures. P... informé de l'accident arrivé à ses alliés, n'alla point leur rendre visite. Véhémentement soupçonné et interrogé par l'adjoint, il dit d'abord que ses parents voulaient le perdre, mais plus tard il déclara qu'il avait perdu la tête, qu'il pouvait bien être l'auteur du mélange, mais qu'il ne pensait pas que le vert-de-gris ferait du mal à l'intérieur, puisqu'on s'en sert contre les maladies extérieures. P... répéta que depuis quelque temps F... T... faisait usage, d'après son conseil, d'une dissolution de vert-de-gris mêlé avec du sulfate de zinc pour calmer la douleur des yeux.

D'après l'acte d'accusation, les renseignements recueillis sur P... le signalent comme étant sournois, dissimulé, cupide et orgueilleux, il est d'un caractère sombre et ne fréquente pour ainsi dire personne.

On lui reproche, en outre, un vol d'une certaine somme d'argent, commis il y a environ quatre ans, la nuit, dans une maison habitée, à l'aide d'escalade et au préjudice de l'instituteur de sa commune. Il est question aussi d'une autre soustraction pour laquelle il y a des réserves.

A l'audience, M. Briard, avocat-général, soutient avec force les charges de l'accusation et la culpabilité de P....

M^e Pistor, chargé de la défense, développe les deux propositions suivantes :

- 1° Lorsqu'une substance capable de donner la mort a été mélangée à une autre substance qui en neutralise l'effet, celui qui a employé cette mixtion pour attenter à la vie d'une per-

sonne n'est pas coupable d'empoisonnement ou de tentative d'empoisonnement ;

« 2° Lors même qu'il serait établi que l'accusé a agi avec une intention malveillante, le crime d'empoisonnement n'est démontré à sa charge que lorsqu'il est prouvé qu'il a été guidé, dans son action, par une volonté homicide bien caractérisée.

« A l'appui de la première proposition, le défenseur cite un arrêt de la Cour spéciale du Tarn, dans l'affaire C.... Il ne s'agissait, dans l'espèce, que d'une substance vénéneuse (acide sulfurique), mélangée avec du vin et présentée par un mari à sa femme, qui en avait bu. Il fut constaté que cette substance avait été neutralisée par le mélange, il n'existait plus de poison. Le mari fut acquitté, et la Cour de cassation rejeta, le 20 novembre 1812, le pourvoi du ministère public. Un second arrêt conforme a été rendu, le 4 février 1814, en faveur de Dominique V....

« Autre espèce : Marie mit dans la boisson de Joséphine, qui servait avec elle dans la même ferme, du vert-de-gris. Celle-ci éprouva tous les symptômes de l'empoisonnement, mais de prompts secours la sauvèrent ; Marie fut acquittée. »

M^e Pistor cite en faveur de cette théorie l'opinion de MM. Bourguignon, Jurisp. crim. ; Code pénal, art. 301, n° 3 ; et Chauveau-Hélie, t. V, p. 334.

« Dans l'espèce, dit-il, personne n'a perdu la vie, pas même les animaux domestiques. Ce n'est point à l'action du lait qu'il faut attribuer le salut de cette famille, car le lait n'est pas un contre-poison capable de neutraliser les effets du poison lorsque celui-ci a déjà atteint les viscères, n'a-t-il pu exercer une puissante action sur le vert-de-gris au moment du mélange ? N'y avait-il point un mélange de vert-de-gris et de sulfate de zinc ? En fait, il existe à cet égard un doute absolu ; ce qu'il y a de certain, c'est que le poison n'a pas agi d'une manière efficace ;

c'est que les jours de la famille T... n'ont pas été préservés par des soins, mais bien parce que l'effet du poison a été neutralisé par un mélange.

• Quelle a été l'intention de P... ? Il venait de perdre sa femme qu'il chérissait. Il était excellent mari. Tout le monde est obligé aujourd'hui d'en convenir, même ses accusateurs. Et cependant la rumeur publique l'accusait d'avoir fait mourir sa femme. Heureusement que les médecins sont venus déclarer que cette pauvre jeune femme était atteinte d'un anévrisme incurable et que les soins assidus de son mari ont pu seuls prolonger son existence au delà du terme marqué par la maladie. Est-il possible de perdre la tête lorsqu'on vient de perdre sa femme ? M. le maire de G... semble dire le contraire. Aussi on ne s'étonne pas à G... que le mari, sans le secours du beau-père, paie seul les frais funèbres et le repas qu'on donne en pareille circonstance. Le mari qui perd sa femme à G... est assez heureux pour pouvoir s'imposer un léger sacrifice. Mais l'accusé n'est pas de cette nature ; il passe pour un être bizarre, parce qu'il aimait sa femme avec passion, avec frénésie. Il a soin de son enfant que ses aïeux abandonnent. Il est aimé de sa mère et de son beau-père. Enfin, dans un moment où il préparait la solution pour F..., on le contrarie, il s'impatiente. A-t-il un mouvement de dépit ? a-t-il agi par maladresse dans le clair obscur de la nuit tombante, ou dans l'intention, comme on le dirait, de faire un tour ?

• Du vert-de-gris dans les aliments ? Il ne se rappelle rien ; l'aveugle ne peut rendre compte de rien, Dieu seul sait ce qui s'est passé dans l'âme de P... Mais en admettant qu'il ait eu une intention hostile, faut-il supposer qu'il soit allé dans cette intention jusqu'à la dernière limite de la perversité ?

• L'avocat analyse la conduite habituelle de son client ; les exagérations de ses adversaires ; leurs accusations injustes,

prouvent qu'il ne faut accueillir leurs dires qu'avec une extrême réserve. On l'a cru capable de tuer sa femme parce qu'on l'a cru capable d'empoisonner. Il en est de même relativement à l'accusation de vols, qui ne figure dans ce procès que pour la décoration.

• Ici le défenseur réfute un à un tous les moyens d'incrimination. Il produit des attestations qui prouvent qu'en dehors de ce procès P... a toujours été considéré comme un homme affectueux, bienveillant, un peu étourdi et très-oublieux. •

Ce système de défense, combattu par deux répliques des plus vives, paraît avoir été consacré par le jury, qui a rapporté un verdict négatif sur tous les chefs de l'accusation. En conséquence P... a été acquitté. Il verse des larmes abondantes au moment où on lui fait connaître ce résultat.

ENDORMEURS.

Une affaire grave vient de se plaider devant la cour d'assises de l'Aube, présidée par M. Frayssinous. Dans cette affaire sont inculpés un nommé Duret et la fille Garot, qui déjà avaient figuré, à Lyon, devant les assises, accusés, de concert avec un nommé Virling, d'avoir endormi les époux Bolterue par un puissant narcotique, et d'avoir étranglé la femme Bolterue, pour commettre un vol. A cette époque, Virling fut condamné à mort, et exécuté le 13 octobre 1855.

Dans l'affaire qui se présente aux assises de l'Aube, Duret et la fille Garot sont inculpés d'avoir, de concert avec Virling, endormi un colporteur, le nommé C..., en lui faisant boire, dans un cabaret, à Germigny, du vin dans lequel ils avaient introduit une liqueur narcotique, et de l'avoir conduit dans un lieu désert, où, après l'avoir volé, ils l'abandonnèrent sur le sol, qui était couvert de neige.

L'examen de la liqueur qui fut saisie, celui des semences

qui furent trouvées dans un sac que portait Duret, fit connaître aux experts, commis par la justice, que les semences étaient celles du *datura stramonium*, et que la liqueur saisie participait de cette semence.

Les faits avancés contre les inculpés ont été prouvés à l'audience ; Duret a été condamné aux travaux forcés à perpétuité et la fille Garot à quinze ans de travaux forcés.

A. CHEVALLIER.

PHARMACIE.

EXERCICE DE LA PHARMACIE PAR UN MÉDECIN. — REPONSE A UNE LETTRE DE M. S...

Monsieur et confrère,

Je viens répondre aux questions que vous m'avez posées dans votre lettre du 21 juin 1854.

Première question. — Le médecin établi dans une localité où il existe une pharmacie, a-t-il le droit de fournir des médicaments à des malades de la ville ?

Réponse. — NON. Il ne faut pour cela que s'en référer aux jugements rendus sur la matière, pour voir que le médecin établi dans la localité où il y a un pharmacien n'a pas le droit de vendre des médicaments. Il faudrait pour plaider cette question lire dans *la jurisprudence de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie en France*, par M. TRÉBUCHET, chef à la Préfecture de police, pages 346 et suivantes, ce qui est relatif à l'affaire Johan et Gauthier, officiers de santé à Chateaufort. On y trouve le dispositif d'un jugement qui établit :

1° Que les pharmaciens ont action pour se plaindre devant les tribunaux de ce que les médecins vendent et débitent des médicaments ;

2° Que les médecins établis dans une ville où il existe des pharmacies ouvertes, n'ont pas le droit de débiter des médicaments dans les communes circonvoisines où il n'existe pas de pharmacie.

Deuxième question. — Les médecins ont-ils le droit de délivrer des médicaments à leurs malades de la campagne?

Réponse. — Le jugement précité répond *négativement* à la question.

*Troisième question.** — Les médecins ont-ils le droit de délivrer des médicaments aux malades qui viennent les consulter chez eux?

Réponse. — NON. Si le fait était constaté, il pourrait être déferé aux tribunaux, et le médecin traduit en police correctionnelle. Le pharmacien, dans ce cas, devrait se porter partie civile.

Quatrième question. — Le pharmacien signalant au jury, lors de sa tournée médicale, des officines tenues par des médecins exerçant illégalement la pharmacie, le jury doit-il visiter les officines clandestines et saisir les médicaments qui s'y trouvent contrairement à la loi?

Réponse. — Si je faisais partie d'un jury médical, je visiterais, pour remplir mes devoirs, et aux termes de la loi, 1° toutes les officines et magasins dans lesquels on vend légalement des médicaments; 2° *tous les lieux où l'on fabriquerait et débiterait, sans autorisation légale, des préparations ou compositions médicinales.* Assisté de l'autorité locale, je demanderais au représentant de cette autorité qu'il fût dressé procès-verbal du résultat de ces visites, pour qu'il fût procédé contre le délinquant, conformément à la loi.

Relativement à l'autre question que vous m'avez posée, je ne puis y répondre, parce que, dans des discussions judiciaires, la question n'a pas été tranchée.

Communiquez à qui vous le voudrez ma réponse à vos questions ; je ne dis que la vérité, et la vérité ne doit blesser personne.

Je suis, etc.

A. CHEVALLIER.

PRÉPARATIONS DES SOLUTIONS POUR BAINS MINÉRAUX, PAR
D'AUTRES QUE PAR DES PHARMACIENS.

A M. Ch....., pharmacien à R.....

Monsieur,

Vous me demandez en votre nom personnel et au nom de vos collègues, membres du jury médical, de vous donner mon avis sur les questions suivantes :

1° *Le propriétaire d'un établissement de bains a-t-il le droit de préparer et débiter pour le service de son établissement les solutions qui constituent la préparation des bains de Barèges ?*

Réponse. — Si le propriétaire des bains est pharmacien : OUI ; s'il ne l'est pas : NON. Pour la solution de cette question, il ne faut que lire l'article 25 titre IV de la loi du 21 germinal an XI, ainsi conçu : *Nul ne pourra obtenir de patente pour exercer la profession de pharmacien, ouvrir une officine de pharmacie, PRÉPARER, VENDRE OU DÉBITER AUCUN MÉDICAMENT*, s'il n'a été reçu suivant les formes voulues jusqu'à ce jour, ou s'il ne l'est dans une École de pharmacie, ou par l'un des jurys, suivant celles qui sont établies par la présente loi, et après avoir accompli toutes les formalités qui y sont prescrites.

Dans cet article il n'y a pas d'hésitation possible ; en effet la *solution pour les bains de Barèges* est un médicament énergique ; c'est même un toxique qui a déterminé des accidents ; ce médicament est formulé au Codex sous le n° 200, page 197, et cette préparation est indiquée sous le nom de *solution pour*

bain de Barèges artificiel. Nul, s'il n'est pharmacien, ne peut sans commettre un délit la préparer ou la vendre.

L'opinion que j'émetts ici est confirmée par un fait judiciaire. Le 10 novembre 1852, la 8^e chambre du Tribunal de police correctionnelle a condamné le sieur Ch..., propriétaire des bains d'A..., rue S. H..., à 15 jours de prison et à 50 francs d'amende : 1^o pour avoir, ce que constatait le rapport du docteur Beaude, inspecteur des eaux minérales, préparé la solution minérale pour bains de Barèges, sans être pharmacien légalement reçu, ni fabricant d'eaux minérales dûment autorisé; 2^o pour avoir trompé sur la nature de la chose vendue, pour n'avoir pas suivi la formule du Codex, et n'avoir mis dans la solution préparée que la moitié de la substance active (le sulfure.)

J'ai, d'ailleurs, rendu compte de cette affaire dans le numéro de décembre 1852, du *Journal de Chimie médicale*, page 745. Dans ce numéro j'ai fait connaître 1^o les dispositions d'une ordonnance de Police du 21 novembre 1824, qui défend aux propriétaires ou directeurs de bains de préparer les eaux ou substances minérales dont les baigneurs devraient faire usage; 2^o un arrêté du préfet de Police du 22 novembre 1823, qui fait les mêmes défenses; mais la loi de germinal an xi est le seul argument qu'on ait à invoquer. *Ses termes sacramentels sont parfaitement explicites.*

3^o Il y a-t-il une exception à l'article 25 en faveur des baigneurs?

Réponse. — Non. La condamnation du sieur Ch..., en 1852, est la démonstration de ce que j'avance.

Je suis avec une parfaite considération,

Votre tout dévoué confrère,

A. CHEVALLIER.

SOLIDIFICATION DE L'HUILE DE FOIE DE MORUE;

Par M. Stanislas MARTIN.

Un philosophe grec disait souvent : « Prenez toujours la voie la plus courte et le moyen le plus simple. » M. S. Martin applique cette maxime à la solidification de l'huile de foie de morue.

Huile de foie de morue, 125 grammes; blanc de baleine, 25 grammes en été, 20 grammes en hiver.

Mélez, chauffez au bain-marie et en vase clos; coulez dans des flacons à large ouverture, laissez refroidir sans agiter. On peut aromatiser ce médicament avec une huile essentielle. L'huile de foie de morue, ainsi préparée, a l'aspect d'une gelée; on l'avale en l'enroulant dans du pain azyme humecté d'eau, de sucre, de gomme, de réglisse ou d'amidon pulvérisé.

Le docteur Launoy a pu faire prendre assez facilement ce médicament à des malades qui se refusaient d'avaler l'huile à l'état liquide.

Nous employons la cétine ou blanc de baleine comme adjuvant, parce qu'elle a joui pendant longtemps d'une propriété béchique et adoucissante, à la dose de 2 à 8 grammes, et qu'elle s'assimile parfaitement à l'huile, sans en augmenter de beaucoup le volume.

SOLUTION SPÉCIFIQUE CONTRE LE PRURIGO FORMICANS (WILLAN)
DE L'ANUS ET DE LA VULVE;

Par le Docteur RICHART (de Soissons).

Ce prurit est très commun, tenace; il résiste ordinairement des années à toutes les médications proposées jusqu'à ce jour pour le combattre. Comme il est très pénible, intolérable même, puisqu'on l'a comparé à des insectes, à des fourmis qui dévoreraient la peau, il est donc utile d'en faire connaître le *spécifique*; jamais ce mot n'a été plus justement appliqué, puis-

que, dès le premier jour qu'on en fait usage, il opère comme par enchantement, il fait cesser complètement cette cruelle démangeaison ; et les malades, précédemment troublés toutes les nuits dans leur sommeil, souvent forcés de se déchirer avec les ongles, se réveillent le matin, étonnés de n'avoir pas été éveillés par cette cruelle incommodité ; mais il n'en faut pas moins continuer quelque temps l'usage de cette solution, à cause des récidives fréquentes.

Solution spécifique des démangeaisons.

Prenez : Vitriol blanc (sulfate de zinc) et alun, de chaque, parties égales, pulvérissez grossièrement ces substances, mettez-les dans un plat de terre vernissé ; placez-le sur un feu doux ; laissez-les jusqu'à ce que ce mélange ait cessé de produire des bulles d'air et qu'il ait acquis la consistance d'une pierre ; retirez le plat du feu ; réduisez cette pierre en poudre fine, et jetez-en 16 à 18 grammes par petites parties, à la distance d'une minute (pour éviter une trop forte effervescence), dans un litre d'eau bouillante ; ensuite filtrez à travers un papier gris et conservez pour l'usage (1).

Matin et soir, avec une très petite éponge imprégnée de cette solution, lotionnez la partie malade : ensuite, si c'est l'anus, imbinez un linge ployé en carré, de 4 centimètres, et introduisez un des angles dans l'anus ; il est bien entendu qu'après une garde-robe et s'être essuyé légèrement, il convient de se laver avec de l'eau simple et de renouveler le pansement.

Pour la vulve, même pansement.

Cette solution est également utile pour toutes les dartres ; si elles sont étendues, il est nécessaire de suivre un traitement in-

(1) On pourrait croire que ces substances sans calcination, dissoutes dans l'eau, pourraient être aussi utiles ; l'expérience a prouvé le contraire.

terne; le suivant est celui qui a le plus constamment réussi.

Prendre, matin et soir, une cuillerée du sirop alcalin suivant :

Pr. : Bicarbonate de soude... 15 grammes.

Sirop de fumeterre..... 250 —

F. S. A.

Boire tous les jours quatre tasses de tisane nitrée, faite avec les racines de patience, les tiges de douce-amère et la racine de réglisse.

Toutes les semaines, un bain alcalin, et tous les quinze jours, un purgatif.

ACTION CURATIVE DE LA CAFÉINE ;

Par le docteur EULENBURG.

Le docteur Eulenburg a obtenu d'excellents résultats de l'emploi de la caféine dans le traitement de la migraine. Seulement il ne l'a encore employée que dans deux cas, sur des hommes de trente à quarante ans, jouissant du reste d'une très bonne santé. Le mal revenait à des intervalles de une à quatre semaines, allait peu à peu en augmentant jusqu'à ce qu'il ait atteint son paroxysme; quelquefois il se calmait après un vomissement. Plusieurs remèdes avaient été donnés inutilement. L'auteur fit prendre, dès les premières atteintes du mal, une poudre de 10 centigrammes de caféine, et fit répéter cette dose trois fois, de deux heures en deux heures. Ce médicament eut pour effet, non-seulement de calmer les douleurs, mais aussi d'éloigner les accès.

L'auteur rappelle les bons effets que l'on a obtenus de l'emploi du citrate de caféine; mais à cause de sa cherté, il propose de le remplacer par l'extrait de café, dont 20 centigrammes représentent 5 centigrammes de caféine.

(*Allgemeine med. central-zeitung.*)

CIGARES DE JUSQUIAME.

Le docteur Seifert, de Vienne, se fondant sur son expérience personnelle, préconise, comme en ayant obtenu des effets fort avantageux, des cigares de jusquiame dans le traitement des catarrhes pulmonaires. C'est du tabac débarrassé de son principe âcre, qui sert à la préparation de ces cigares, dans chacun desquels on met 5 à 8 grains de poudre de feuilles de jusquiame. Les malades en fument 4 à 8 par jour.

(Annales méd. de la Flandre occidentale.)

PRÉPARATION DU COLLODION ;

Par M. ORTLIEB, pharmacien.

Voici une observation sur la préparation du collodion : elle consiste à substituer à l'acide sulfurique du commerce, dit anglais, qui a rarement le degré de concentration voulu (66 degrés), celui fumant de Nordhausen à l'équivalent d'eau.

Par cette substitution, le coton imprégné une seule fois dans un mélange d'azotate de potasse et d'acide précité se dissout rapidement dans l'éther additionné d'un peu d'alcool absolu. L'opérateur n'a jamais besoin de recommencer l'imprégnation.

TRAITEMENT DU CROUP ;

Par M. ABAJO.

Après avoir vu périr entre ses mains un enfant atteint du croup, traité par les sangsues, l'ipécacuanha et les sinapismes, M. Abajo a eu le bonheur d'en sauver trois autres. Le moyen qui paraît lui avoir réussi est un large vésicatoire camphré, appliqué sur le devant du cou et sur le haut de la face antérieure de la poitrine. Du moins, les sujets à qui il l'a prescrit ont été sauvés ; et, en outre, l'amendement des symptômes a toujours

paru coïncider avec le moment où la vésication commençait à s'opérer. Il faut bien dire, toutefois, que des vomitifs ont été administrés simultanément. Mais le vésicatoire n'en demeure pas moins, aux yeux de l'auteur, l'agent principal de la cure, parce que c'est lui qui soustrait à la partie malade la plus grande quantité de liquides blancs.

Il ne s'agit plus que de savoir si les enfants guéris par ce moyen étaient atteints du croup véritable ou du faux croup.

(*Heraldo medico.*)

FORMULE DE L'ÉLIXIR TONIQUE ANTIGLAIREUX DU DOCTEUR
GUILLÉ.

Racine de colombo en poudre.....	3 onces.
— d'iris de Florence en poudre.	2 —
— de gentiane en poudre.....	2 gros.
— de jalap en poudre.....	3 livres.
Aloès succotrin en poudre.	3 gros.
Safran oriental en poudre.....	2 onces.
Sulfate de quinine.....	4 gros.
Deuto-tartrate de potassium et d'an- timoine (émétique).....	1/2 gros.
Deuto-nitrate de potassium (nitre)..	4 gros.
Santal citrin,.....	1 once.
Sirop de sucre très cuit et caramellé..	22 livres.
Alcool de Montpellier à 28 degrés..	22 litres.
Eau distillée.....	22 litres.

On fait macérer les poudres pendant vingt-quatre heures dans l'alcool à une température de 20 degrés.

On fait dissoudre séparément le deuto-tartrate de potassium et d'antimoine, le sulfate de quinine et le deuto-nitrate de potassium dans l'eau distillée qu'on ajoute à la teinture, qui se trouve ainsi réduite à 19 degrés. Vingt-quatre heures après la réunion

des deux mélanges, on verse le sirop de sucre dans le matras, qu'on agite pour la dernière fois.

Après quarante-huit heures de repos, on filtre à la chausse et au papier : la liqueur doit être colorée, mais transparente, et n'avoir qu'environ 18 degrés.

Chaque cuillerée à bouche de ce véhicule ne contient en dissolution que 4 grains $\frac{3}{8}$ de substances purgatives non résineuses ; le reste agit comme tonique.

Usage. — Cet élixir se prend à la dose de deux ou trois cuillerées à bouche : il agit comme un léger minoratif ; on boit après l'avoir pris trois ou quatre tasses de décoction légère de chicorée sauvage ou d'eau miellée.

POMMADE CONTRE L'ECZÉMA DU MAMELON.

L'eczéma du sein peut exister sans qu'il y en ait la moindre apparence sur aucune autre partie du corps. Comme il peut, à la longue, dénaturer le mamelon ou l'auréole en ulcérant les tissus, il est prudent de l'attaquer de bonne heure, de ne pas en négliger le traitement. Parmi les topiques usités en pareil cas, M. le professeur Velpeau se sert de préférence des deux formules suivantes :

1° Axonge lavée à l'eau de rose... 30 grammes.

Bicarbonate de soude ou sulfure

de chaux. 50 centigr.

Mélez.

2° Cérat blanc à l'eau. 30 grammes.

Précipité blanc du calomel. ... 4 —

Camphre..... 20 centigr.

Mélez.

Après avoir fait tomber les croûtes au moyen du beurre frais, ou d'un cataplasme de farine de lin, on enduit soigneusement la surface rouge avec l'une de ces pommades, ou bien encore avec

la pommade soufrée, faite avec le beurre frais et le soufre en poudre, plutôt qu'avec le soufre sublimé. Si l'eczéma résiste à ces moyens, on en triomphe en promenant sur toute la région dénudée un crayon de nitrate d'argent, trois ou quatre fois dans l'espace de quinze à vingt jours.

L'action de ces topiques doit, en outre, être le plus souvent secondée par des bains généraux, soit mucilagineux, soit sulfureux, soit alcalins. On donne en même temps, à l'intérieur, la tisane de bardane, de patience, de saponaire, ou de douce-amère, ou bien quelques eaux minérales alcalines.

**PILULES TONIQUES ET ANTISPASMODIQUES CONTRE
L'HYDROPISE ;**

Par M. GRANEL, pharmacien.

Savon amygdalin.	8 grammes.
Extrait de rhubarbe.	4 —
Extrait de fumeterre. ...	4 —
Castoréum.	2 —
Camphre.	2 —

Mélez. Pour des pilules de 10 centigrammes.

On emploie ces pilules dans les cas où il y a débilité chez les personnes nerveuses, à la dose de deux le matin et deux le soir, en augmentant jusqu'à huit, quatre le matin et quatre le soir.

SIROP POUR REMPLACER LE LOOCH BLANC ;

Par M. BOUTTEAUX, pharmacien à Landrecies (Nord).

Amandes douces.	250 grammes.
— amères.	30 —
Eau.	125 —
Sucre blanc.	400 —
Gomme arabique blanche. ...	45 —

F. S. A.

SPECIES LAXANTES SAINT-GERMAIN.

Cette préparation laxative, fort employée en Allemagne et surtout dans le grand-duché de Luxembourg, où elle est connue sous le nom vulgaire de *charmanten the*, présente, sur les infusions de séné simples, l'avantage de purger modérément, sans occasionner les coliques si fréquemment observées après l'administration de celles-ci. En voici la formule, telle qu'elle a été communiquée par un pharmacien de Grevenmacher :

R. Fol. sennæ spiritu vini extractum. 4 uncias.

Fol. sambuci. 2 uncias cum dimidia.

Seminis sæniculi. }
— anisi vulgaris. } 10 drachmas singulorum.

Concisa et contusa misceantur; in dispensatione addé :

Tartari depurati pulverisati... 7 drachmas.

On s'en sert en guise d'infusion théiforme.

LIMONADE A LA GOMME ET AU PAVOT;

Par M. P. YVAREN.

Tête de pavot. Une.

Faites bouillir dans eau. ... 1 litre.

Passez et ajoutez :

Sirôp citrique gommeux... 60 grammes.

Mêlez. A prendre par lasses. Très efficace contre les diarrhées, la dysenterie, les prodromes du choléra.

On peut remplacer le sirôp citrique gommeux par le jus d'un citron, 15 grammes de gomme et 45 grammes de siere.

TRIBUNAUX.

CAFÉ-CHICORÉE ; FALSIFICATION DE CE PRODUIT.

Le café-chicorée est depuis quelque temps le sujet, par l'acte de sa falsification, de nombreuses poursuites. Des avocats, dont la réputation est faite au barreau, ont prêté leurs voix éloquentes aux négociants inculpés de tromperies sur la nature de la marchandise. La 7^e chambre a entendu MM. Desmarest, Lachaud, Nogent de Saint-Laurent, Desboudet, etc.

Voici les faits constatés et les condamnations prononcées :

Les sieurs A..., R..., et veuve B..., ont été trouvés détenteurs de paquets de chicorée mélangés.

Le rapports des experts constatent que la première qualité saisie chez le sieur A..., désignée sous le nom de Chicorée-Moka en poudre, est pure ; que la seconde qualité, dite : Moka-Semoule, contient 15 pour 100 de terre sablo-argileuse colorée par une petite proportion d'ocre rouge ; que la troisième qualité, dite Moka en poudre, en contient 22,7 pour 100 ; que la quatrième qualité, dite Moka en poudre nouvellement perfectionnée, en contient 28,2 pour 100, et que la cinquième qualité en contient 33,8 pour 100. Le tout, déduction faite de la cendre que donne la chicorée torréfiée pure.

Les cafés-chicorés saisis chez le sieur R..., et vendus sous les noms de Café des dames et de Moka en poudre, contiennent, suivant les qualités, 6,2 pour 100 ; 17,2 pour 100, et 39,3 pour 100, du mélange de terre et d'ocre désigné plus haut.

Ceux saisis chez la veuve B..., dits Véritable Café-Chicorée, Crème de Moka, Café-Chicorée, vrai Café des Dames nouvellement perfectionné et Moka en poudre, contiennent : le premier, 6,1 pour 100 ; le deuxième, 11,7 pour 100 ; le troisième,

22,7 pour 100; le quatrième, 22,7 pour 100; le cinquième, 52,5 pour 100, et le sixième, 28,2 pour 100, du même mélange.

Le sieur A... déclara que les chicorées saisies chez lui provenaient de la fabrique du sieur G..., à O...

Le sieur R... déclara que les siennes avaient été achetées par lui au sieur G..., fabricant à O...; enfin, la veuve B... déclara qu'elle tenait les siennes des sieurs L..., fabricant à S... près V..., et N..., fabricant à O...

Le Tribunal a condamné le sieur G. D... à trois mois de prison et 100 fr. d'amende; le sieur N. D... père, à un mois de prison et 100 fr. d'amende; le sieur L..., à un mois de prison et 100 fr. d'amende; le sieur A..., à 100 fr. d'amende; le sieur R..., à 100 fr. d'amende; la dame B..., à 150 fr. d'amende.

Le sieur N. D... fils et le sieur G. D..., n'étant pas suffisamment convaincus, ont été acquittés.

D'autres affaires de falsification ont encore été appelées :

1° Celle des sieurs B..., épicier, et G..., fabricant de chicorées à O..., traduits : le premier comme prévenu d'avoir mis en vente des cafés-chicorées falsifiés; le second de les avoir falsifiés.

On sait que cette falsification consiste en une addition de terre sablo-argileuse et d'ocre rouge dans une proportion qui varie suivant la qualité du produit; ces proportions, à l'égard des chicorées saisies chez le sieur B..., sont de 24, 26 et 28 pour 100.

Le Tribunal a condamné le sieur B... à 100 fr. d'amende, et le sieur G.-V... à 200 fr.

2° Des sieurs P. B..., fabricants d'huile à M.-V..., et B... fils, fabricant de chicorée, demeurant au même lieu, prévenus d'avoir mis en vente ou vendu des cafés-chicorées falsifiés.

Les échantillons de chicorée saisis chez les prévenus contenaient un mélange de matières terreuses dans une proportion variant de 22 à 40 pour 100. La matière terreuse était colorée à l'aide d'ocre rouge.

Le Tribunal, après avoir entendu M^e Desmarest, défenseur, et M. Pinard, avocat impérial, condamne B... père à 100 fr. d'amende et B... fils à un mois de prison et à 100 fr. d'amende.

Le Tribunal a encore condamné :

1^o Le sieur S..., négociant en café-chicorée à P..., à 100 fr. d'amende, pour avoir mis en vente des substances alimentaires falsifiées ;

2^o Le sieur C..., fabricant de café-chicorée à M..., à 100 fr. d'amende, pour avoir mis en vente du café-chicorée additionné de matière terreuse dans une proportion considérable ;

3^o Le sieur M..., propriétaire à S. S..., et fabricant de chicorée-café à A..., à quinze jours de prison et à 100 fr. d'amende, pour avoir falsifié des denrées alimentaires.

Les épiciers et tous les détenteurs de chicorée *sont passibles des peines portées contre les falsificateurs* ; ils doivent donc, dans leur intérêt, s'assurer de la pureté des *chicorées* dites *café-chicorée, moka*, etc., qu'ils ont dans leurs magasins.

A. CHEVALLIER.

VIANDES GATÉES ET CORROMPUES.

On trouve dans le journal *le Normand*, qui se publie à Lisieux, l'article suivant :

Tribunal de police correctionnelle.

Audience du 27 juin 1854. — Présidence de M. Demortreux.

« Ont été condamnés :

« Elie-Gabriel Chaumont, âgé de 55 ans, marchand de viandes salées, né à Livarot, demeurant à Saint-Loup-de-Fribois, à 3 mois d'emprisonnement, 50 fr. d'amende, insertion

du jugement dans les journaux de Lisieux et du Havre, et 100 affiches, pour vente de viande corrompue.

« Pierre-Grégoire Lautour, âgé de 50 ans, marchand de viandes salées, né et demeurant à Cheffreville, à 3 mois d'emprisonnement, 50 fr. d'amende, insertion du jugement dans les journaux de Lisieux et du Havre, et 100 affiches, pour vente de viandes corrompues.

« L'affaire des marchands de viandes salées dont nous venons de rapporter le jugement, avait attiré un assez grand nombre de curieux; nous voudrions que le blâme sévère et énergique, justement appliqué par M. le Procureur impérial aux auteurs et aux complices de cet infâme trafic, eût été entendu par tous ceux qui s'y livrent encore, et malheureusement quelques-uns paraissent avoir échappé à la vindicte publique : nous n'en voulons pour preuve que les lignes suivantes, publiées dernièrement par le *Journal du Havre* :

« Une vingtaine de barils, contenant des viandes salées, expédiées du département du Calvados au Havre pour être vendues dans le commerce, ont été saisies par la police, qui les a fait jeter à la mer, attendu que ces viandes avaient été reconnues comme provenant d'animaux dont l'état hygiénique, au moment où ils ont été abattus, n'était rien moins que satisfaisant. »

A. CHEVALLIER.

FAUX POIVRE, GRABEAUX DE POIVRE.

La dame B... était traduite devant la 7^e chambre, prévenue d'avoir vendu ou mis en vente une poudre désignée sous le nom de *grabeaux de poivre*, composée 1^o des débris qu'on sépare des poivres du commerce; 2^o de sécule grise; 3^o de 9 pour 100 de poivre en poudre, 4^o et de sable siliceux.

M^e Nogent-Saint-Laurens, chargé de présenter la défense de la veuve B..., fait connaître au Tribunal l'usage assez cu-

rieux auquel est destinée la poudre dite : grabeaux de poivre. elle n'est pas, dit l'avocat, vendue pour la consommation ; c'est ce qu'on appelle du *poivre postiche*. M. les traiteurs des barrières l'achètent pour figurer sur les tables de leur établissement, comme ornement ; il trompe les yeux, mais non pas le nez. Le dimanche et le lundi les poivrières sont généralement renversées par Messieurs les consommateurs. Or, comme le poivre ordinaire est fort cher, le bénéfice du restaurateur disparaît ; voilà pourquoi on met sur les tables du poivre postiche, qu'on livre d'avance aux inconvenances de ces Messieurs. Madame B... ignorait qu'elle enfreignait la loi ; aujourd'hui elle est complètement brouillée avec le poivre postiche, et vous n'en trouverez pas la moindre parcelle dans sa boutique.

Madame B... qui était aussi inculpée de vente de café-chicorée falsifié, a été condamnée, pour les deux délits, à 150 fr. d'amende.

EXERCICE ILLÉGAL DE LA CHIRURGIE. — SECOURS GRATUITS.

BONNE FOI.

Doit être déclaré coupable du délit d'exercice illégal de la chirurgie, prévu par l'article 35 de la loi du 19 ventôse an II, celui qui, à diverses reprises, a réduit des luxations ou fractures de membres sans être muni du diplôme exigé par cette loi. Peu importe qu'en faisant ces opérations il n'ait agi que sur les instantes prières des personnes blessées et de leurs familles, sans avoir jamais rien fait pour appeler leur confiance, qu'il ait constamment refusé tout salaire, sous quelque forme que ce soit, et qu'enfin il ait agi par un motif de charité et d'humanité.

Ces considérations, qui peuvent être une raison de modérer la peine encourue, sont impuissantes pour effacer le délit.

Il en est de même de la bonne foi du prévenu, résultant de ce qu'il a agi dans la conviction légitimée par un précédent juge-

ment ayant acquis l'autorité de la chose jugée, rendu en sa faveur et prononçant son renvoi de premières poursuites, par le motif que les réductions de luxations ou fractures de membres constituent plutôt des secours permis à la charité et à la bienfaisance de tous les citoyens que des actes de chirurgie.

Cassation, sur le pourvoi du procureur impérial près le Tribunal supérieur de Coutances, au rapport de M. le conseiller Seneca, sur les conclusions conformes de M. Raynal, avocat-général, du jugement rendu sur appel par ce Tribunal, le 8 avril 1854, en faveur de la dame Jacob, poursuivie pour exercice illégal de la chirurgie; plaidant, M^e Lanvin.

CAFÉ FALSIFIÉ.

Le sieur A.-I. F..., épicier, a été condamné à vingt jours de prison et à 50 fr. d'amende, pour avoir mis en vente du café falsifié, qui, d'après l'analyse chimique, était formé d'une pâte composée de débris de coques ou enveloppes tégumentaires de cacao, mêlés d'une petite quantité de marc de cette graine et de résidus de farine d'amidon; ces grains de café factice avaient été lustrés à leur surface avec une matière gommeuse pour leur donner l'apparence du café véritable.

SIROP DE GOMME GLUCOSÉ.

Le sieur M..., distillateur, a été condamné à 100 fr. d'amende, pour avoir vendu du sirop de gomme qui n'était qu'un mélange de sucre et de sirop de fécule.

REMÈDES SECRETS.

On a saisi chez M. X..., pharmacien, *une liqueur et des pilules antigoutteuses*. Il résulte du rapport de l'expert chargé d'examiner ces préparations qu'elles constituent des remèdes secrets. M. X... soutient que le pharmacien ne prépare pas un

remède secret quand il exécute la formule donnée par un médecin. Or, il déclare qu'il ténait cette formule d'un médecin.

Ces faits ont motivé une poursuite pour contravention à la loi sur la pharmacie, tout à la fois contre le pharmacien et contre le médecin. M. X... a été condamné à 25 fr. d'amende. Le médecin a été renvoyé des fins de la plainte.

EXERCICE ILLÉGAL DE LA PHARMACIE.

A la même audience, le sieur R..., herboriste, 43, rue Sainte-Anne, a été condamné à 50 fr. d'amende, pour avoir exercé illégalement la pharmacie, en vendant des substances ou préparations médicinales.

FALSIFICATIONS.

SUR LES SUCS DE RÉGLISSE.

Expériences faites en juin 1843 et continuées jusqu'à ce jour.

Chargé par M. G..., au nom de deux fabricants, de l'examen de divers suc de réglisse, les premiers, vendus par des maisons françaises qui les fabriquent, les autres semblant de provenances étrangères, puisqu'ils portent les noms de fabricants étrangers, Cassano, Piquetilly, à l'effet de dire quelles sont les quantités de résidus que laissent ces suc de réglisse et s'ils sont *loyal et marchand*, déclarons avoir agi de la manière suivante et obtenu les résultats que nous allons faire connaître.

Nous avons essayé divers moyens pour séparer les matières solubles des matières insolubles, voici celui que nous avons jugé préférable :

Nous avons pris des quantités données du jus de réglisse à

examiner. Nous les avons placées dans des tissus perméables à l'eau, nous les avons laissées plongées et en contact avec ce liquide jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de dissolution; le résidu épuisé était ensuite séché et pesé.

Les réglisses que M. G... nous a remises, et qui provenaient de fabriques françaises, laissaient des résidus qui pesaient 14, 17, 21, 22, 23, 26, 27, 28, 36, 44 et même 50 pour 100.

Ces résidus se composaient :

- 1° De matières insolubles provenant de la racine;
- 2° De minimes quantités de matières terreuses;
- 3° De sels solubles dans l'eau en petite quantité;
- 4° De matières végétales solubles dans l'eau et qui se sont altérées et devenues insolubles par l'action de la chaleur;
- 5° De fécule de pomme de terre.

Des sucS présentés comme venant de la Grèce, de la Calabre, *mais sans garantie d'origine*, fournissaient 10, 11, 22, 28 et 33 pour 100.

Une réglisse de Piquetilly, *vrai calabre*, dont nous sommes sûr de l'origine, ne nous a fourni que 1,25 pour 100 de matières insolubles dans l'eau. Une autre, d'une fabrique française, ne nous a donné que 4,50 pour 100.

De tout ce que nous avons constaté il résulte pour nous :

1° Que le suc de réglisse vendu en France n'est pas pur et qu'il est allongé de substances étrangères dans le but d'en diminuer la valeur;

2° Qu'il est possible d'avoir des sucS des réglisses purs, ne fournissant que 4 à 5 pour 100 de résidu; qu'il y en avait autrefois de semblables qui, en France, étaient livrés au commerce; qu'une fabrique française en livre encore de semblables dans le moment actuel; que la cassure de ce suc est nette, brillante qu'il a un bon goût et un bel aspect;

3° Qu'il y a nécessité, dans l'intérêt des acheteurs et pour la

sécurité des fabricants, de réglementer la fabrication du suc de réglisse, afin que des fabricants ne redissolvent par les produits purs exotiques pour y mêler des substances étrangères de moindre valeur.

On atteindra ce but 1° en exigeant que chaque fabricant appose sa marque sur les sucs de réglisse de sa fabrication ;

2° En interdisant à tout fabricant l'emploi frauduleux des marques *Cassano, Piquetilly*, etc., etc. ;

3° En poursuivant les fabricants de sucs de réglisse qui sont avertis, par le jugement rendu par M. le président de la 7^e chambre, *qui a déclaré* que la réglisse saisie chez le sieur G..., épicier, *était évidemment falsifiée*, mais qu'il a acquitté les prévenus, parce qu'il a cru qu'ils étaient de bonne foi.

De ce jugement, il résulte que du suc de réglisse semblable et qui serait saisi aujourd'hui, entraînerait la condamnation des détenteurs et des fabricants.

Paris, le 16 juin 1854.

OBSERVATIONS SUR LA POUDRE DE NOIX VOMIQUE ;

Par M. NORBERT GILLE, pharmacien répétiteur à l'Ecole de médecine vétérinaire de l'État.

Les médicaments énergiques, plus que ceux qui sont moins actifs, ont besoin de satisfaire à une loi qu'on ne devrait jamais perdre de vue : *celle qui exige que les drogues et les préparations officinales renferment, autant que possible, la même quantité de matière active*. Trop souvent cette loi est méconnue, et le médecin qui déjà doit tenir compte de diverses circonstances qui amènent souvent des phénomènes et des résultats imprévus, trouve encore là une source qui alimente abondamment ses déceptions.

Pour satisfaire à cette loi, *celui qui tient une officine a des devoirs sacrés à remplir, et il doit exercer une surveillance*

active et sévère sur les produits qu'il tire du commerce. Voici un exemple qui prouve encore cette nécessité, tout en démontrant combien il importe que la science préside à la préparation des substances médicamenteuses.

En examinant dernièrement de la poudre de noix vomique qui avait été préparée dans une maison de droguerie de cette ville, nous fûmes conduit à acquérir une forte présomption que les graines employées pour la préparer avaient subi préalablement une torréfaction qui avait détruit une partie des alcaloïdes auxquels ce médicament doit ses propriétés thérapeutiques.

Les recherches que nous avons faites à cette occasion nous ont encore permis de nous convaincre que la poudre de noix vomique prise dans le commerce renferme souvent jusqu'à 22 pour cent de son poids d'eau, eau qu'elle reprend même assez promptement lorsque après l'en avoir débarrassée, on la laisse à l'air humide.

La poudre à laquelle nous faisons allusion était de couleur fauve, au lieu d'être grise comme celle qui a été préparée au moyen de la râpe, de la lime ou de tout autre procédé; équilibrée sur une balance par de la poudre de bonne qualité, son volume était beaucoup moins considérable que celui de cette dernière; sa densité était donc beaucoup plus grande qu'elle ne devait l'être; elle présentait çà et là des agrégats comme on en observe souvent dans les poudres qui retiennent de l'humidité; enfin elle donnait avec l'acide azotique une coloration rouge assez intense pour permettre de supposer que les alcaloïdes étaient intacts.

L'ensemble de ces caractères et surtout la grande densité de cette poudre autorisaient bien à croire que l'humidité seule pouvait être l'unique cause de ce que nous avons observé d'anormal en elle. Dans cette prévision, 100 grammes furent séchés avec les précautions exigées; une quantité égale de pou-

dre récemment obtenue au moyen de la râpe fut également séchée avec les mêmes soins ; la première après la dessiccation ne pesait plus que 78 grammes ; mais elle avait conservé sa couleur fauve ; la seconde avait perdu, contre notre attente, environ 18 pour cent de son poids. La même expérience comparative fut répétée une seconde fois, et elle confirma la première. Ce résultat fut pour nous une déception ; nous avons bien obtenu la preuve que, comme nous l'avions prévu, la poudre recelait beaucoup d'eau, mais nous ne trouvâmes point là de quoi expliquer la coloration particulière qu'elle présentait.

Voulant satisfaire notre désir relatif à la cause de la coloration de la poudre, nous remontâmes à sa source, et nous apprîmes que les noix vomiques avaient été préalablement séchées au four avant d'être soumises à l'action du pilon. Ce renseignement acquis, il nous fut facile de trouver la cause que nous cherchions.

Des noix vomiques préalablement coupées en petites lanières furent alors chauffées très modérément d'abord et en ayant soin d'élever, lentement la température ; leur couleur, de grise qu'elle était en commençant, changea peu à peu et devint en quelque temps semblable à celle de la poudre suspecte ; soumises à l'action du pilon, ces lanières se laissèrent pulvériser plus facilement et la poudre qu'elles fournirent avait une couleur qui permettait de croire que celle qui était l'objet de nos investigations avait été obtenue de la même manière.

Ce renseignement acquis, il restait à savoir si les propriétés chimiques du médicament étaient restées les mêmes. L'action décomposante que la chaleur exerce sur les matières organiques devait nécessairement faire supposer que des changements chimiques s'étaient opérés sous son influence ; les alcaloïdes, l'acide lactique, devaient avoir subi une décomposition, au moins dans les parties qui avaient reçu l'action d'une tem-

pérature trop élevée. L'extraction des alcaloïdes pouvant donner sur ce point des renseignements utiles, nous nous décidâmes à recourir à ce moyen pour confirmer nos prévisions.

A cet effet, 200 grammes de noix vomique furent divisés en deux parties de 100 grammes chacune ; l'une fut exposée à la chaleur, sur un bain de sable ; la température, basse d'abord, fut élevée très lentement, comme la première fois, jusqu'à coloration fauve des lanières. Les alcaloïdes extraits alors de ces deux portions de noix vomique, vinrent démontrer que la quantité avait diminué notablement dans celle qui avait été soumise à l'action de cette température trop élevée. Retirés d'un poids égal de notre poudre tirée du commerce, les alcaloïdes s'y trouvaient en quantité encore un peu plus petite que dans celle que nous avions préparée à l'aide de la chaleur.

La manière dont la chaleur est conduite dans ce cas par ceux qui ignorent son action sur les matières organiques, doit nécessairement lui permettre de se distribuer irrégulièrement et d'opérer une décomposition dans certaines parties seulement ; c'est ainsi que les choses se passent généralement dans les drogueries, où cette opération est le plus souvent confiée à des personnes étrangères à la science. De là résultent des changements qui varient d'après l'intensité de la chaleur appliquée et qui occasionnent les défauts de certaines préparations pharmaceutiques.

Ainsi, l'acide lactique qui se décompose vers 250 degrés, peut laisser libres les bases avec lesquelles il était combiné.

La brucine qui, vers 100 degrés, entre en fusion et perd son eau de cristallisation, prend en refroidissant l'aspect d'une résine ; dans cet état elle a besoin d'être quelques jours en contact avec l'eau pour pouvoir reprendre celle qu'elle a perdue et pour redevenir ce qu'elle était primitivement.

Dans un médicament aussi énergique que la noix vomique, des défauts comme ceux que nous signalons, peuvent devenir

la cause d'accidents excessivement graves. Que l'on suppose, par exemple, un malade devant être soumis à l'action de la noix vomique ; le médecin prescrit généralement dans ce cas une dose très faible en commençant, et l'augmente progressivement pour arriver ainsi prudemment à la quantité qui doit produire les symptômes qu'il veut amener ; eh bien, si la préparation de noix vomique, employée jusque là, est de la poudre ayant l'un ou l'autre des défauts mentionnés ci-dessus, ou si elle a été préparée avec cette poudre mauvaise, et qu'arrivé au maximum de la dose il administre une préparation irréprochable, comme cela peut avoir lieu en changeant de pharmacien, ou, s'il tient officine, par le renouvellement de l'approvisionnement, il est facile de prévoir ce qui peut arriver.

Quant à l'humidité qui se trouve ordinairement dans la poudre, il est bien vrai que les principes de l'art pharmaceutique disent que les poudres officinales doivent être bien sèches, que la noix vomique destinée à préparer la teinture ou l'extrait alcoolique doit aussi posséder cette qualité, mais ces mêmes principes apprennent également, imposent même le devoir à ceux qui tiennent officine de préparer dans leur établissement les poudres dont la pureté est difficile à constater, ou, du moins, à se les procurer à une source qui leur donne des garanties suffisantes ; ceux qui sont assez négligents pour se permettre des infractions à ce principe, le sont généralement aussi pour s'assurer de la qualité des médicaments qu'ils tirent d'une source suspecte, et il n'est donc pas inutile d'attirer leur attention sur les accidents dont il peuvent se rendre coupables.

Pendant le cours de nos expériences, nous avons pu nous assurer qu'en chauffant les noix vomiques elles se ramollissent, et, comme beaucoup d'autres matières végétales, laissent dégager des vapeurs alcalines, même avant d'arriver à la température de 100° centigrades.

OBJETS DIVERS.

CHOCOLAT AU TABAC.

Dans plusieurs numéros de notre journal, nous avons fait connaître les falsifications que l'on fait subir au chocolat, et l'emploi pour la préparation de cet aliment de cacaos avariés, gâtés, de poudre de coques de cacao, de farine de légumineuses, etc. Nous devons faire connaître les faits qui suivent, et qui font connaître que du chocolat et notamment du chocolat à la nicotiane a été livré au public.

Trente balles de cacaos se trouvaient arrimées sur un bâtiment avec des balles de tabac, le navire ayant fait eau, celle-ci arriva jusqu'au tabac, dissolvait les principes solubles de la nicotine. Bientôt la solution parvint jusqu'au cacao et imprégna les semences de macéré de tabac. Ces semences, qui avaient macéré dans le jus de tabac, furent, à l'arrivée au port, vendues au rabais; elles furent achetées par un négociant, M. R..., qui revendit ce cacao à plusieurs fabricants de chocolat. Nous savons de l'un d'eux, qui avait fait entrer ce cacao dans la confection du chocolat, qu'il reçut les plus vifs reproches des personnes à qui il avait livré du chocolat fabriqué avec ce cacao; les personnes qui en avaient fait usage avaient été atteintes de coliques et de vomissements. Un juge de paix à qui on en avait livré, parut plus malade que les autres. Ces accidents se conçoivent, puisqu'on sait que le tabac est un violent toxique.

Nous avons eu à examiner des cacaos qui avaient été avariés en mer, et qui étaient salés et moisissés. Ces cacaos furent lavés, séchés et employés; ces cacaos, qui n'avaient plus de saveur, furent livrés à des fabricants au prix de 40 centimes le kilogramme.

L'administration de la douane devrait, dans l'intérêt de la santé publique, faire détruire toutes les substances avariées qui pourraient entrer dans la préparation soit des aliments, soit des médicaments ; il n'y aurait pas de perte dans ce cas, car les substances devraient être remplacées par d'autres qui paieraient les droits à leur entrée en France ; de plus, il y a quelquefois de fausses avaries faites pour léser l'administration ; on *salit* à dessein les balles avec de l'eau de mer, et on déclare que le produit contenu dans ces balles est avarié. (*Ex. Salsepareille.*)

A. CHEVALLIER.

TUMEUR DE LA PAUPIÈRE FORMÉE PAR UN CORPS ÉTRANGER.

M. Lenoir met sous les yeux de la Société une tumeur de la paupière supérieure qui offre de l'intérêt au point de vue de son diagnostic, de son étiologie et de sa composition anatomique. Voici en peu de mots l'observation du sujet sur lequel elle a été rencontrée :

Un homme d'une trentaine d'années, fort et bien constitué, exerçant la profession de juge près d'un tribunal de province, porte depuis longtemps une petite tumeur dans l'épaisseur de la paupière supérieure de l'œil gauche. Cette tumeur, aujourd'hui de la grosseur d'une noisette, fait une saillie notable dans le petit angle de cet œil, au-dessus de la commissure externe des paupières ; elle est légèrement bosselée à sa surface, et donne à la peau qui la recouvre une coloration noirâtre. Cette même coloration se retrouve sur la conjonctive qui revêt la face inférieure du cartilage tarse. Enfin, à l'aide du toucher, on constate l'existence d'un prolongement dur qui s'applique contre la paroi externe de l'orbite pour se perdre dans les graisses de cette cavité. Du reste, il n'existe aucune trace appréciable de cicatrice sur la peau qui recouvre ou qui avoisine cette tumeur, et le malade ne donne d'autres commémoratifs

que ceux-ci : qu'il a fait une chute sur cette partie dans son très jeune âge, et que sa maladie ne prend de l'accroissement que depuis trois ans.

A ces signes, il était bien difficile de ne pas croire à l'existence d'une petite tumeur mélanique de la paupière supérieure en voyant un prolongement dans l'orbite.

L'extirpation large et entière du mal fut proposée par le chirurgien et acceptée par le malade. Elle fut exécutée le lendemain au moyen d'une incision longitudinale parallèle au pli palpébral et d'une dissection attentive faite à l'aide de ciseaux et d'une pince-érigne. La tumeur fut aisément renversée sur son pédicule ; mais quand on voulut couper celui-ci, les ciseaux rencontrèrent un corps dur sur lequel ils s'émoussèrent. Ce corps, enlevé avec la tumeur, n'est autre qu'un morceau de fer long de 2 centimètres environ, et qui paraît être formé par la pointe d'un gros clou. Ce corps étranger s'était enkysté dans le tissu cellulaire de la paupière et de l'orbite, et ce sont les parois assez épaisses de ce kyste, infiltrées d'oxyde ou de sels ferreux, qui donnaient à cette tumeur l'aspect des tumeurs mélaniques.

M. Lenoir fait observer, en terminant, qu'il était bien difficile dans ce cas particulier de ne pas commettre l'erreur de diagnostic qui a été commise, et signale ce fait, tout exceptionnel qu'il est, comme devant être pris en considération dans le diagnostic des tumeurs mélaniques des paupières.

MÉLANGES.

LA LAINE DE BOIS.

Il existe dans le voisinage de Breslaw (en Silésie), dans le domaine appelé Pré-Humboldt, deux établissements forts remarquables ; l'un est une manufacture dans laquelle les feuilles de pin sont transformées en une espèce de coton ou de laine ; dans l'autre ; l'eau qui a servi à la fabri-

cation de cette laine végétale est utilisée sous forme de bains hygiéniques. Ces deux établissements ont été organisés sous la direction de M. de Pannewitz, l'un des inspecteurs généraux des forêts de la Prusse, et inventeur d'un procédé chimique à l'aide duquel on obtient une belle substance filamenteuse des longues feuilles effilées du pin. On a donné à cette substance le nom de *holz-wolle*, ou laine de bois, parce qu'elle ressemble à la laine ordinaire, et peut, comme celle-ci, être frisée, feutrée ou filée.

Le pin d'Ecosse, ou *pinus sylvestris*, dont on tire ce nouveau produit, est un arbre fort estimé en Allemagne, à cause de ses nombreuses propriétés : aussi, au lieu de le laisser croître à l'état sauvage, le cultive-t-on dans de vastes plantations. On met ainsi en valeur de grands espaces arides et sablonneux, car ce pin croît rapidement sur le terrain léger, auquel il donne de la consistance et de la solidité ; il y abrite d'ailleurs le chêne, qui, grâce à cet abri tutélaire, ne tarde pas à prendre un vigoureux développement, et finit par dominer son protecteur. Vers sa quarantième année, le pin donne une quantité considérable de résine, et l'on sait combien son bois est précieux pour les constructions, surtout pour celles qui plongent dans l'eau. M. de Pannewitz a ajouté un nouvel article à la liste des applications utiles de cet arbre ; et si cet emploi utile de ses feuilles est susceptible d'être généralisé, il est probable que le pin sylvestre sera bientôt un objet de culture dans des pays où il est aujourd'hui négligé.

Les feuilles linéaires et en forme d'âlène des pins, des sapins et des conifères en général, se composent d'un faisceau de fibres extrêmement fines et tenaces, enveloppées et maintenues ensemble par de minces pellicules d'une substance résineuse. En dissolvant cette substance par un procédé de coction et à l'aide de certains réactifs chimiques, on parvient à séparer les fibres, à les laver et à les débarrasser de toutes les matières étrangères. Selon le mode particulier de traitement dont on fait usage, la substance laineuse qu'on obtient est fine ou grossière, et s'emploie, soit comme ouate, soit comme bourre à matelas.

Telle est, en peu de mots, la découverte de M. Pannewitz. Il a préféré le pin sylvestre aux autres espèces de la même famille, à cause de la plus grande longueur des feuilles ; mais il y a lieu de croire que d'autres espèces pourraient être exploitées avec non moins d'avantage.

Le premier usage qu'on fit de cette substance filamenteuse fut de la

substituer à la ouate qu'on emploie dans les courte-pointes piquées. Cinq cents courte-pointes ainsi préparées furent achetées, en 1852, pour le service de l'hôpital de Vienne; après une expérience de plusieurs années, l'achat a été renouvelé.

On a remarqué, entre autres choses, que l'influence de la laine de pin empêchait les insectes parasites de se loger dans les lits, et que son odeur aromatique était aussi salubre qu'agréable. Peu de temps après le pénitencier de Vienne fut également pourvu de courte-pointes de laine de pin; et elles ont depuis été adoptées, ainsi que les matelas garnis de cette même laine, dans l'hôpital de la Charité de Berlin, dans l'hôpital de la Maternité et dans les casernes de Breslaw. Cinq années de service dans ces différents établissements ont démontré que la laine de pin peut être très avantageusement employée pour garnitures de courte-pointes et de tous autres articles piqués ou rembourrés, et qu'elle est très durable.

On a constaté qu'au bout de cinq années, un matelas de laine de pin coûtait moins qu'une pailleasse, attendu qu'il faut mettre tous les ans, dans une pailleasse, deux livres de paille fraîche. Un matelas de laine de pin est trois fois plus économique qu'un sommier de crin; cette laine n'est pas sujette à être attaquée par les vers, et il serait impossible à un tapissier de dire, en voyant un sofa terminé, s'il est rembourré en crin ou en laine de bois.

Cette laine est susceptible d'être filée et tissée. La plus fine donne un lin semblable à celui du chanvre, et qui est tout aussi fort; lorsqu'elle a été filée, tissée et peignée, l'étoffe qu'on en obtient peut être employée pour tapis, couvertures, etc.

Il se forme, dans la préparation de cette laine, une huile étheriforme, d'une odeur agréable et de couleur verte, qui, exposée à la lumière, prend une teinte orange-jaunâtre, mais qui, soustraite à cette influence, revient à sa couleur primitive. Quand on la rectifie, elle devient aussi incolore que l'eau, et elle diffère d'ailleurs de l'essence de térébenthine, qu'on extrait de la tige du même arbre. On l'a employée avec d'excellents résultats pour les affections gouteuses et rhumatismales, pour les blessures, et aussi dans certains cas de vers et de tumeurs cutanées. Rectifiée, elle entre dans la préparation des laques pour les meilleures espèces de vernis; elle est aussi bonne pour l'éclairage que l'huile d'olive, et elle dissout le caoutchouc complètement et en très peu de temps.

Maintenant, un mot des bains. Lorsqu'il eut été reconnu que l'application externe du liquide qui restait après la coction des feuilles avait des résultats salutaires, on ajouta à la manufacture un établissement de bains. Ce liquide est d'un brun verdâtre et, selon le procédé employé, gélatineux et balsamique ou acide; c'est, dans ce dernier cas, de l'acide formique qui a été produit. Quand on veut rendre les bains plus efficaces, on verse dans le liquide une certaine quantité d'extrait obtenu par la distillation de l'huile dont nous avons parlé plus haut et qui contient de l'acide formique.

On fait, d'ailleurs, épaissir le liquide lui-même par concentration, et on l'envoie, dans des jarres cachetées, aux personnes qui désirent prendre leurs bains à domicile; ce qui forme encore une branche de commerce assez lucrative.

Il y a déjà neuf ans que cet établissement de bains est en activité, et depuis lors sa réputation et, par suite, le nombre de ses visiteurs a été constamment en croissant.

UN MOT SUR L'ÉCORCE D'INGA, NOUVEL AGENT ASTRINGENT :

Par M. GRINAULT.

La substance que nous désignons sous ce nom assez vague, qui lui a servi de passe-port à la douane, bien que signalée déjà dans quelques rares traités de matière médicale, est encore inconnue en France. Ses propriétés toniques et astringentes, que l'on utilise dans quelques contrées de l'Europe, et qui lui valent en Amérique une réputation des mieux établies; son bon marché, du reste, m'engagent à la signaler à l'attention des thérapeutistes.

Me réservant, dans un travail étendu, de faire plus tard l'histoire chimique et pharmaceutique de cette substance, lorsque de nouveaux faits seront venus confirmer les expériences que déjà quelques médecins veulent bien tenter en ce moment, je n'entrerai que dans peu de détails à son sujet.

L'inga, tel qu'il m'a été livré, est en écorces très compactes, pesantes, épaisses de 1 à 2 centimètres; variables en longueur de 20 à 60 centimètres, en largeur, de 5 à 12. Leur cassure nette présente, lorsqu'elle est récente, des couches alternativement blanches et rougeâtres; les cassures anciennes, qui ont subi l'action des agents atmosphériques; présentent une teinte plus foncée, uniformément rougeâtre; c'est aussi la couleur de la face interne du derme, qui présente, de distance en dis-

tance, des aspérités nombreuses, et se trouve parsemée, sur quelques échantillons, de petits globules de gomme peu colorés.

Le périderme est rugueux, généralement brun noirâtre, comme chargé, présentant des cicatrices nombreuses, plus ou moins profondes, et dont le fond offre des teintes, variables du blanc au rouge brun.

Cette écorce mâchée offre une astringence bien franche et sans acreté, amenant une salivation prompte, et colorant la salive en rouge. Introduite dans l'estomac, elle paraît en activer les fonctions.

Sa richesse en principes extractifs est considérable; elle cède aux différents dissolvants jusqu'à trente pour cent de son poids.

L'extraît aqueux ou alcoolique obtenu par déplacement est comparable pour l'astringence, la couleur de ses propriétés générales, à l'extraît de rathania; seulement, il précipite en bleu foncé les persels de fer. Il contient un peu de gomme, de mucilage, et quatre-vingts pour cent environ d'une matière tannante rouge particulière.

L'écorce, après ce traitement, retient encore, outre le ligneux, un produit gras (cire), associé à une matière colorante jaune, de l'extraît; une forte proportion d'amidon, et beaucoup de sels. Rien n'y décelé la présence d'un alcaloïde, ni un principe âcre de nature quelconque. C'est à la matière tannante rouge qu'elle paraît devoir ses propriétés.

En Amérique, l'inga est préconisé comme astringent tonique dans la diarrhée, la gonorrhée, l'hémoptysie, l'incontinence d'urine et le relâchement des tissus; comme antiseptique, sa poudre est employée, à l'extérieur, à la façon du quinquina.

Les quelques expériences déjà faites à Paris semblent justifier sa réputation étrangère, et nous font espérer de lui voir prendre un rang distingué dans notre matière médicale.

NOTE SUR LA RÉSINE DE SUMBUL;

Par le D^r A. MURAVIEFF.

Nous avons été des premiers à faire connaître en France le sumbul, et les maladies dans le traitement desquelles il peut être administré. Nous complétons ces renseignements en mettant sous les yeux de nos lecteurs ce qui est relatif à la préparation et au mode d'administration de la résine extraîte du sumbul.

Voici d'abord le mode de préparation donné par l'auteur :

On coupe la racine de sumbul en petits morceaux; on la lave avec de l'eau froide à plusieurs reprises, jusqu'à ce que l'eau passe incolore.

On fait macérer pendant deux heures, dans un endroit frais, la racine bien lavée dans une solution concentrée de carbonate de soude. On décante ensuite le liquide; on lave de nouveau avec de l'eau froide, et on fait sécher la racine. Puis on fait infuser celle-ci dans l'alcool; on filtre et on ajoute à la colature un peu de chaux. On filtre de nouveau, on précipite la chaux dissoute par un peu de soufre, on agite le liquide avec du charbon animal, et l'on filtre de nouveau. Puis on sépare presque tout l'alcool par la distillation, le résidu est mélangé avec trois parties d'eau; on fait évaporer l'alcool qui reste, on le lave de nouveau avec un peu d'eau froide, puis on le fait sécher.

La résine, ainsi obtenue, est entièrement privée de pigment, d'acide gras, d'huile étherée, et se présente sous l'aspect d'une masse blanchâtre transparente, analogue à l'ambre, que l'on peut ramollir par la pression entre les doigts, qui brûle sans résidu, dont le goût est acide, l'odeur aromatique rappelant celle du sumbul, mais moins celle du musc. La résine forme probablement la partie principale de cette racine, dans laquelle elle existe en grande quantité.

La dose de cette résine est de 2 1/2 à 15 centigr. trois ou quatre fois par jour, en pilules, avec addition d'opium, suivant les circonstances. Sous d'autres formes, ce moyen peut donner lieu à des nausées et à des vomissements, à cause de son goût désagréable.

Les préparations sont les suivantes :

1° *Teinture de résine de sumbul* : R. Résine, 1 partie; alcool concentré, 5 parties. Dose de 10 à 20 gouttes.

Sirop de résine de sumbul : R. Résine, 0,40 pour 30 grammes de sirop. Une petite cuillerée, une à quatre fois par jour.

3° *Pastilles de résine de sumbul* : Résine de sumbul, 4 grammes; alcool rectifié, 8 grammes; essence de menthe poivrée, 5 gouttes; sucre blanc, 40 grammes; mucilage de gomme arabique, q. s. pour 66 pastilles.

4° *Charta sumbulina* : On le prépare en étendant avec un pinceau une solution concentrée de résine de sumbul, avec addition d'une huile essentielle ou d'une certaine quantité de baume de la Mecque.

Quant aux applications thérapeutiques, l'auteur fait connaître les suivantes : il dit avoir employé avec beaucoup de succès la résine de sumbul dans le catarrhe pulmonaire chronique, dans les pneumonies dont la résolution traîne, dans l'asthme humide, surtout chez les vieillards anémiques scorbutiques ou scrofuleux. Il l'emploie en outre dans la

dysenterie atonique, dans l'hypochondrie et dans la leucorrhée. Dans la fièvre typhoïde, l'auteur n'a pas encore obtenu de ce moyen des résultats bien positifs. Mais il recommande l'application externe du papier dans le rhumatisme chronique, dans la tuméfaction scrofuleuse, dans les ulcérations scorbutiques et scrofuleuses. Enfin l'auteur rapporte trois cas de catarrhe utéro-vaginal dans lesquels la résine de sumbul a été employée. Elle paraît agir surtout chez les femmes nerveuses, hystériques, faibles, qui ont abusé des plaisirs vénériens, dans la leucorrhée survenant à la suite d'un refroidissement brusque, dans les maladies continues (par exemple dans la fièvre intermittente, le typhus, la dysenterie, la diarrhée). Elle est moins active chez les femmes lymphatiques, molles, chez lesquelles les bains sulfureux et les toniques amers sont plutôt indiqués : mais son application la plus avantageuse est dans la leucorrhée à la suite d'émotions morales vives. Sous l'influence de ce médicament, la digestion se régularise, les palpitations, les bailllements, le hoquet, les maux de tête disparaissent, la face devient plus pleine et plus colorée.

HUILE DE FOIE DE MORUE POUR L'ENGRAISSEMENT DES ANIMAUX.

Voyageant, il y a deux ans, dans le comté d'Essex, un médecin anglais distingué, M. Pollock, eut l'idée de proposer à un éleveur de bétail, son ami, de faire usage de l'huile de foie de morue, pour activer l'engraissement, en lui faisant entrevoir une grande économie dans le prix de l'engraissement. Des expériences ont été faites sur vingt cochons, quatre-vingts moutons et dix veaux, avec des conditions qui ne peuvent laisser de doute sur le résultat. Ainsi cet éleveur divisait ses animaux par lots, qu'il nourrissait de même, mais en donnant à l'un des lots une certaine quantité d'huile de foie de morue. Les cochons avaient 2 onces d'huile par jour, et autant d'aliments qu'ils le désiraient ; les moutons 1 once, et les veaux de $\frac{1}{4}$ à $\frac{3}{4}$ de pinte par jour.

Les cochons traités de cette manière mangeaient moins que les autres, engraisaient beaucoup plus, et furent mieux vendus sur le marché de Londres, la chair étant solide et ferme. La dose préférable pour l'engraissement est d'une once par jour, pour les petits cochons. Il n'y a aucun avantage à l'augmenter trop fortement ; à $\frac{1}{4}$ de pinte par jour, la graisse prend une couleur jaunâtre et un goût de poisson. Cet éleveur n'a pas remarqué, du reste, que les cochons affectés de maladies du poumon fussent guéris par l'emploi de cette huile ; mais, donnée à petite dose, elle

était utile, en facilitant l'engraissement de l'animal par une quantité moindre d'aliments.

Pour les moutons, les résultats ont été plus satisfaisants encore. A 1 once d'huile par jour, la graisse était remarquablement blanche et la chair légère et d'une digestion facile. Cette dernière circonstance était assez curieuse, et les bouchers se plaignirent que les animaux n'avaient pas donné un poids comparable à celui qu'eût pu faire supposer leur belle apparence.

Pour les veaux, même résultat : avec une dose d'huile croissante, de $\frac{1}{4}$ à $\frac{3}{4}$ de pinte, ces animaux avaient acquis un développement et un embonpoint qui les fit vendre plus cher que ceux du même troupeau qui n'avaient pas été soumis à ce régime. De l'avis de tous, ces animaux étaient magnifiques pour la petite quantité d'aliments qu'ils avaient consommée. Quant à la manière de faire prendre l'huile aux animaux : pour les veaux, on la mélangeait avec le son et la paille hachée, pour les cochons, avec leurs aliments secs, et pour les moutons on trempait les fèves cassées dans l'huile.

Il résulte donc de ces expériences, ainsi que le fait remarquer M. Pollock, que pour les moutons, les cochons et les veaux, on obtient un engraissement plus considérable avec une quantité d'aliments moindre, lorsqu'on fait usage de l'huile de foie de morue; et en second lieu, que chez tous les animaux, il a paru y avoir une limite tranchée, après laquelle la digestion de l'herbe ne se fait plus, quantité qui est de 2 onces pour les cochons, d'une once pour les moutons, de 4 onces pour les veaux. A cette dose, les cochons et les veaux furent vendus très avantageusement; mais lorsque, par voie d'expérimentation, la dose a été portée au-delà, il y a eu trouble de la digestion, et la graisse a pris une couleur jaune et un goût de poisson.

RECHERCHE DU MANGANÈSE DANS LE SANG;

PAR M. GLENARD.

Voici le résumé et les conclusions de ce travail, qui est en opposition formelle avec les recherches de plusieurs autres chimistes :

En résumé, j'ai analysé, par divers procédés, le sang de 40 individus d'âge, de sexe, de tempéraments divers; aucun d'eux n'était affecté de ces maladies que l'on dit coïncider avec l'absence ou la diminution du manganèse dans le sang, et je n'ai rencontré qu'une seule fois le manganèse.

« Bien plus, j'ai analysé le sang d'un mineur de Romanèche, mineur constamment enveloppé de poussière manganique, qui en absorbait par la respiration, par la peau, par la déglutition, et dont le sang devait par conséquent être saturé de manganèse, je n'ai pu y découvrir trace de ce métal.

« Que doit-je maintenant conclure de ces résultats? Quelles réponses puis-je faire aux questions que je m'étais proposé de résoudre par ces recherches? Evidemment je me vois conduit forcément à adopter l'opinion de M. Melsens, qui comme moi n'a pas pu ou n'a pas su trouver le manganèse du sang. Aussi, sans m'arrêter aux assertions des expérimentateurs que j'ai cités, sans me préoccuper des faits contraires qui se sont produits dans leurs analyses, prenant mes propres expériences pour base de ma conviction, je conclus ainsi qu'il suit :

« 1° Le manganèse n'est pas un élément essentiel du sang humain. On ne le rencontre pas habituellement dans le sang.

« 2° Le manganèse peut se trouver accidentellement dans le sang, mais en quantité très faible qui me paraît inférieure à celle qui a été indiquée.

« 3° Il ne paraît pas que le manganèse pénètre dans le sang par la respiration ou par la peau, au moins sous forme de bioxyde.

« Dans l'impossibilité où je suis encore de m'expliquer comment, par des chemins semblables, j'ai pu arriver à des résultats si opposés à ceux de mes devanciers, j'espère qu'en me pardonnera de croire ce que j'ai vu plutôt que ce que j'ai lu. »

EMPOISONNEMENT PAR LE PHOSPHORE ET PAR LES ALLUMETTES

CHIMIQUES.

« Parmi les mémoires qui ont été envoyés à l'Académie, il en est un qui présente le plus haut intérêt. Ce mémoire est celui adressé par M. le docteur Caussé; il est relatif à l'empoisonnement par le phosphore et par les allumettes chimiques.

« La lecture du mémoire de M. Caussé nous a porté à vous demander que des essais soient faits :

« 1° Sur l'action du phosphore amorphe (phosphore rouge, phosphore qui ne brûle pas lorsqu'il est exposé à l'air) sur les animaux;

« 2° Sur l'action de ce phosphore mêlé de chlorate de potasse sur les animaux.

« S'il était démontré par l'expérience que le phosphore rouge n'a pas d'action toxique sur l'économie animale et qu'on peut l'employer à la

fabrication des allumettes chimiques, on aurait résolu une question importante et rendu un service à l'humanité; en effet, il serait possible de faire des allumettes chimiques dont on ne pourrait se servir pour empoisonner, et déjà on compte plus de vingt cas d'empoisonnement par le produit fixé sur les allumettes et dont l'action est malheureusement connue dans les campagnes.

» Je viens vous demander de prier MM. les membres de la section de médecine vétérinaire de vouloir bien faire ces essais; dans le cas où ma demande serait agréée, je remettrais aux membres de la commission et du phosphore amorphe et du chlorate de potasse.

» Je m'occupe, d'un autre côté, de rechercher si on peut donner à la préparation phosphorée une saveur amère qui pourrait, dans des cas d'empoisonnement, prévenir le crime en avertissant la victime.» (Renvoyé à MM. Renault et Delafontd) A. CHEVALLIER.

VENTE D'UN MÉDICAMENT. — BOITES SEMBLABLES. — CONCURRENCE.

M. F..., pharmacien, débite depuis longues années, dans son officine, un médicament connu sous le nom de Guarana ou Paullinia Sorbilis, destiné à combattre les névralgies, gastralgies, dyssenteries, etc., etc.; médicament que M. F... fait venir d'Amérique où il est en grande vénération pour certaines maladies inconnues en Europe. M. F... a fait certaines dépenses d'insertions, de publications et de boîtes avec cachets, étiquettes, etc., etc., dont il a opéré le dépôt au greffe du Tribunal de commerce.

Le Guarana ou Paullinia Sorbilis étant un médicament emprunté par les hommes à la nature, et tout le monde pouvant dès-lors en vendre, MM. B... et D..., pharmaciens, ce dernier ancien élève de M. F..., en ont vendu comme M. F..., dans les mêmes formes et dans des boîtes également, mais dont M. F... a prétendu que les formes, les dimensions, toutes les apparences extérieures enfin, avaient été imitées des siennes pour lui faire une concurrence déloyale qui lui avait été dommageable, et pour réparation de laquelle il a bientôt demandé devant le Tribunal de commerce 20,000 fr. de dommages-intérêts, concluant en même temps à la suppression de toutes les boîtes dans lesquelles MM. R... et D... vendaient leur Paullinia Sorbilis.

Sa demande a été repoussée par jugement du 19 novembre 1853, lequel a considéré que, quel que soit le sentiment de concurrence qui avait conseillé le choix de formes de boîtes et étiquettes adoptées par MM. R...

et D..., ces boîtes et étiquettes, dissemblables en certaines conditions, notamment par la couleur, de celles de M. F..., étaient usuellement employées pour les produits pharmaceutiques et qu'elles ne pouvaient conséquemment engendrer au profit de M. F... un droit d'exploitation privative.

M. F... a interjeté appel de ce jugement.

M^e J. Favre, son avocat, a soutenu cet appel.

M^e Bezout pour MM. R... et D... a défendu le jugement.

Conformément à sa plaidoirie, la Cour, (4^e chambre, présidée par M. le président Ferey), après avoir examiné toutes les boîtes produites et après une assez longue délibération, considérant que si D... et R... avaient adopté pour la mise en vente du Guarana ou Paullinia Sorbilis, préparé par eux, des boîtes et étiquettes dont la forme présentait quelque analogie avec les boîtes et étiquettes de M. F..., d'une part ces boîtes et étiquettes n'avaient pas une forme spéciale et inusitée qui appartienne exclusivement audit F..., et qu'en outre, notamment les noms de R... et D... et la signature du premier appliquée en caractères très apparents et très lisibles sur les étiquettes et sur l'empreinte des cachets excluaient toute confusion pour les acheteurs, et adoptant au surplus les motifs des premiers juges, a confirmé leur jugement.

SUJETS DE PRIX.

La Société de médecine de Lyon met au concours les deux questions suivantes :

1^o Déterminer l'influence que les récentes découvertes chimiques et physiologiques relatives aux fonctions des organes digestifs doivent exercer sur la pathologie et la thérapeutique des maladies de ces organes.

Le prix est une médaille d'or de 300 fr.

2^o Rédiger pour les ouvriers de Lyon un opuscule où ils puissent trouver les notions qu'il leur importe le plus de posséder sur leurs intérêts hygiéniques et sanitaires.

Cet écrit, adressé directement aux ouvriers sous une forme substantielle et dans un style qui sache les attacher, doit avoir pour principal but de les éclairer sur leurs préjugés et de les mettre en garde contre les suggestions du charlatanisme.

Le prix est exceptionnellement pour cette question, une médaille d'or de 500 fr.

Les prix seront décernés dans la séance publique de janvier 1856.

Les mémoires, écrits en français, devront être adressés dans la forme ordinaire et *francs de port*, avant le 1^{er} août 1855, à M. le docteur Diday, secrétaire général, rue des Célestins, 5, à Lyon.

— La Société de médecine de Toulouse met au concours la question suivante :

Indiquer la marche que doit suivre l'expert-chimiste quand il est appelé à constater après la mort l'empoisonnement par le phosphore.

Le prix (médaille de 300 fr.) sera décerné en 1855.

TROMPERIE SUR LA NATURE DE LA MARCHANDISE VENDUE. — CRU DES VINS. — APPLICATION DE L'ART. 423 DU CODE PÉNAL.

Cour impériale de Paris (ch. correct.).

Présidence de M. d'Esparbès de Lussan. — Audience du 18 mai.

Le fait d'avoir vendu comme vin du cru de Château-Latour du vin d'une autre origine constitue le délit de tromperie sur la nature de la marchandise vendue, prévu et puni par l'art. 423 du Code pénal.

M. Ch....., marchand de vin, avait annoncé dans les journaux qu'il était détenteur et propriétaire de vins du cru de Château-Latour. MM. B..... et G....., qui avaient acquis toutes les récoltes de ce précieux produit, se sont présentés chez ce négociant et ils ont acheté de lui au prix de 725 fr., une pièce de vin qui a été dégustée : le vin était bon, mais ce n'était pas du Château-Latour. Assignation a été donnée par les acquéreurs au vendeur devant le Tribunal de police correctionnelle. Suivant les premiers, il y avait de la part de M. Ch..... tromperie sur la nature de la marchandise vendue. Le Tribunal correctionnel a prononcé, le 17 mars, un jugement qui renvoyait Ch..... des fins de l'assignation.

Appel ayant été interjeté de ce jugement, l'affaire est venue à l'audience de ce jour devant la Cour, au rapport de M. le conseiller Frayssinaud.

La Cour, après avoir entendu M^r Desmarest, avocat de MM. B..... et G....., M^r Liouville, avocat de M. Ch....., sur les conclusions conformes de M. l'avocat-général Sallé, a rendu l'arrêt suivant :

« Considérant que, par les dispositions de l'article 423 du Code pénal, le législateur a entendu réprimer la tromperie sur la substance des marchandises, objet du contrat entre l'acheteur et le vendeur ; qu'il est constant que le mandataire de B..... et G..... avait demandé et que

Ch.... avait promis du vin de Château-Latour, récolte de 1846, par lui offert en vente au public suivant publication faite dans les journaux.

« Considérant que Ch.... reconnaît n'avoir pas possédé du vin de ce cru lors de ces annonces, et avait, le 6 février 1854, livré et facturé au mandataire de B.... et G...., comme vin de Château-Latour, récolte 1846, une pièce de vin ne provenant pas de ce cru;

« Qu'ainsi, Ch.... a trompé l'acheteur sur la substance même, et, par conséquent, sur la nature de la marchandise, objet du contrat; que le fait de tromperie et l'intention frauduleuse qui a présidé à sa consommation constituent les éléments du délit prévu et puni par l'article 423 du Code pénal;

« Considérant que les circonstances qui ont déterminé B.... et G.... à opérer cet achat, ou qui leur permettaient d'apprécier et de découvrir la tromperie, ne peuvent changer le caractère du délit;

« Considérant qu'il n'y a point d'appel du ministère public; que le dommage causé à B.... et G...., par les annonces adressées au public et par les autres faits constatant une concurrence déloyale, ne donnerait ouverture qu'à une action commerciale, et que le préjudice résultant pour eux du fait déclaré constant se réduit au montant des frais du procès;

« Met l'appellation et le jugement au néant; statuant par jugement nouveau, déclare Ch.... coupable du délit de tromperie prévu et puni par l'article 423 du Code pénal; dit qu'il n'y a lieu d'appliquer de peine, et condamne Ch.... aux dépens pour tous dommages-intérêts. »

SOCIÉTÉ D'HYDROLOGIE.

La société d'hydrologie a voulu cette année, avant de prendre un congé nécessaire, puisque la plupart de ses membres doivent rester près des Eaux, poser les questions suivantes qui doivent être étudiées pour être discutées dans la session de 1854-1855.

PREMIÈRE QUESTION. — Quelle est la valeur de la sulfhydrométrie?

Les nombreuses occasions que l'on rencontre d'appliquer les procédés sulfhydrométriques, et les causes d'erreurs que l'on a signalées dans leur usage, rendent très désirable que l'on arrive à apprécier et à fixer le degré d'exatitute que comporte leur emploi.

La préférence à donner à la solution de l'iode dans l'alcool ou dans l'iodure de potassium; les modifications que peut apporter dans les ré-

sultats la température de l'eau examinée, l'eau chaude pouvant donner une erreur en plus, par suite de la volatilisation de l'iode, compté néanmoins pour son équivalent de soufre; les limites dans lesquelles s'exerce l'action, admise par M. Filhol, de l'iode sur les carbonates alcalins, seront des points à examiner.

Les eaux minérales sulfureuses contiennent-elles des polysulfures, des sulfites, des hyposulfites, etc.? On cherchera à démontrer, par des expériences précises, l'existence ou la non-existence de ces sels, et à déterminer exactement dans quelles limites de dilution et de quantité ces sels, s'ils existent, agissent sur les dissolutions iodiques.

Telle est la direction dans laquelle la Société pense que cette étude de la sulfhydrométrie doit être entreprise. La Société engage en outre les expérimentateurs à traduire uniformément les degrés sulfhydrométriques observés, en poids décimaux, représentant la proportion de soufre ou de sulfures contenue dans un volume déterminé d'eau minérale.

DEUXIÈME QUESTION. — *Etudes des matières organiques contenues dans les eaux minérales.*

Les points sur lesquels la Société appellera surtout l'attention de ses membres sont les suivants : le mode de formation de ces produits; la composition chimique des matières organiques en dissolution dans les eaux minérales, la structure microscopique des corps organisés que les eaux forment au contact de l'air; les rapports d'existence ou de composition que ces matières organiques offrent avec les différentes sortes d'eaux minérales; enfin la part qui peut leur être attribuée dans l'action thérapeutique de ces dernières.

Il sera important de déterminer avant tout, avec précision, à l'aide de caractères physiques soigneusement décrits, à quelle sorte de matière les observations se seront spécialement adressées.

Enfin on sera invité à rechercher si, dans une eau minérale donnée, l'observation des matières organiques ne présente pas des variations sensibles, quelles sont les limites extrêmes, et quelles sont les causes de ces variations.

TROISIÈME QUESTION. — *De la composition chimique des vapeurs d'eaux minérales.*

Les eaux minérales sont, dans quelques stations thermales, employées sous forme d'inhalations. Mais les études faites sur la composition chimique des vapeurs d'eaux minérales sont encore fort incomplètes et con-

tradictaires; on ignore, dans la plupart des cas, quelle est la nature précise des principes vaporisés, ou même si les vapeurs exhalées sont autre chose que de la vapeur d'eau.

Avant de s'occuper de ces inhalations au point de vue thérapeutique, et surtout afin de savoir s'il convient de développer ou de restreindre ce mode d'administration des eaux minérales, la Société pense qu'il importe de déterminer, par des expériences précises, quelle est la composition chimique des vapeurs d'eaux minérales.

Les expérimentateurs auront soin de spécifier la manière dont auront été obtenues les vapeurs qu'ils auront analysées, vapeurs naturelles ou artificielles, obtenues par la caléfaction directe, par l'entremise d'un corps d'une température élevée, etc.

QUATRIÈME QUESTION. — *Les eaux sulfureuses, ferrugineuses, alcalines, possèdent-elles des propriétés curatives autres que celles du soufre, du fer, du bicarbonate de soude?*

La composition des eaux minérales fait de celles-ci un médicament complexe, dans lequel domine cependant un principe, celui auquel, jusqu'ici, elles ont dû leur dénomination et leur classification.

La Société pense qu'il serait d'un haut intérêt de parvenir à déterminer si ce médicament complexe agit comme un tout, empruntant à la réunion des principes qui le composent des caractères ou des propriétés nouvelles, ou si chacun de ces principes y jouit d'une action propre et distincte, et en particulier si le principe qui domine dans une eau minérale impose à celle-ci des propriétés identiques avec celles qui le caractérisent lui-même.

Cette étude semble comprendre celle de la classification des eaux minérales, et en effet s'y rattache de fort près. Cependant la Société désire qu'elle se restreigne à l'appréciation physiologique et thérapeutique, la classification des eaux minérales étant une question trop importante pour se produire incidemment.

CINQUIÈME QUESTION. — *Traitement du rhumatisme par les eaux minérales.*

Les rhumatismes sont traités avec succès au moyen d'eaux minérales fort variées dans leur composition, salines, sulfureuses, chlorurées, etc. On ne peut admettre que l'action thérapeutique de ces diverses médications soit identique, et par conséquent se trouve indifféremment indiquée dans les différentes affections rhumatismales.

La Société pense qu'il serait important d'établir, par des observations précises : A quelles indications spéciales répondent, dans le traitement du rhumatisme, les différentes eaux minérales habituellement employées contre cette maladie, et quelles raisons doivent, dans un cas donné, faire préférer les unes aux autres ?

SIXIÈME QUESTION. — De l'action des eaux minérales dans le traitement des maladies de l'utérus.

La Société pense que cette question doit être étudiée sous le même point de vue que la précédente. On traite des maladies de la matrice, et c'est principalement des maladies du col utérin qu'il est ici question, dans un grand nombre d'établissements thermaux fort différents. Il est probable que les différentes eaux minérales agissent d'une manière toute spéciale, soit en vertu de leur nature même, soit à cause de leurs modes particuliers d'administration.

Il conviendrait de spécifier, au moyen d'observations cliniques, les indications et les contre-indications qui peuvent se déduire, d'une part, de la nature d'une eau minérale donnée, d'une autre part, de la nature ou des caractères de l'affection utérine.

Cette étude, comme la précédente, présente un sujet d'appréciation sur lequel la Société croit devoir appeler toute l'attention de ses membres ; il s'agit de déterminer la part qui peut appartenir, au point de vue thérapeutique, soit à l'eau minérale elle-même, considérée comme médicament, soit aux modes suivant lesquels elle est administrée.

CORRESPONDANCE DU JOURNAL.

La Rédaction a reçu :

1^o Une note de M. Ch... pharmacien, pour la préparation des bains minéraux ;

2^o Une lettre de MM. les pharmaciens du jury de la G... qui demandent des renseignements sur des faits concernant les visites faites par le jury ;

3^o Une lettre sur la question de savoir quelle était la nature du café fabriqué par un sieur Fondary, dit *café indigène* ? Il sera répondu que ce café était fabriqué avec de l'orge mondé torréfié, réduit en poudre, puis mêlé avec une petite quantité de café exotique ;

4° Une lettre de M. D... par laquelle il nous fait connaître que du chocolat a été préparé avec du cacao sali par du baume de copahu et que ce chocolat avait la saveur de ce baume, il sera répondu à M. D... que nous connaissons le fait; en effet M. P... qui avait acheté les balles de cacao avarié, nous avait fait lui-même connaître ce fait et les désagréments que lui avait causés ce cacao;

5° Une lettre de M. Laroche, ancien pharmacien à Bergerac, qui nous adresse des détails sur l'éducation des sangsues avec le plan d'un réservoir à sangsues qu'il avait établi à Bergerac en 1823. M. Laroche dit qu'il a fait toutes les expériences qu'a faites M. Borne, mais qu'il n'a pas été heureux dans ses épreuves et n'a pas réussi.

M. Laroche, contrairement au dire de M. Borne, affirme que le rat d'eau est très friand des sangsues et qu'il s'est assuré du fait; M. Laroche n'est pas non plus convaincu qu'on puisse faire de l'hirudiculture avec avantage;

6° Une lettre de M. Chesnon, d'Evreux avec un travail sur le cidre. Ce travail qui contient un très grand nombre de faits, sera examiné;

7° Un journal de l'arrondissement de Lisieux qui nous a été adressé par un de nos collègues que nous ne nommons pas, par la raison que nous ne connaissons pas ses intentions. Dans ce journal nous trouvons des condamnations prononcées contre des vendeurs de viande corrompue; nous extrairons de ce journal un article qui sera imprimé dans le *Journal de Chimie médicale*. Nous remercions notre confrère de cet envoi.

A. CHEVALLIER.

BIBLIOGRAPHIE.

ESSAI CHIMIQUE SUR L'ACTION DES EAUX THERMALES SULFUREUSES DE BAGNÈRES DE LUCHON, DANS LE TRAITEMENT DES ACCIDENTS CONSÉCUTIFS DE LA SYPHILIS;

Par le docteur Marc PAGOT DE SAINT-MARTORY, médecin au Eaux de Bagnères de Luchon, etc., etc.

Paris 1854. — In-8° de 170 pages avec 2 planches. — Prix : 3 fr. 50 c.

A Paris, chez J.-B. Baillière, libraire, 19, rue Hautefeuille.

**DICTIONNAIRE DE MÉDECINE,
DE CHIRURGIE, DE PHARMACIE, DE SCIENCES ACCESSOIRES
ET DE L'ART VÉTÉRINAIRE,
De P.-H. NYSTEN.**

Deuxième édition entièrement refondue ;

Par E. LITTRÉ, de l'Institut de France ; de la Société d'histoire naturelle de Halle ; de la Société de biologie de Paris ; de la Société médicale d'Athènes, etc., etc.,

Et Ch. ROBIN, docteur en médecine et docteur ès-sciences naturelles ; professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris ; membre des Sociétés de biologie, anatomique, etc.

*Ouvrage augmenté de la synonymie grecque, latine, anglaise,
allemande, espagnole et italienne,
et suivi d'un*

Vocabulaire de ces diverses langues.

Illustré de 400 figures intercalées dans le texte.

Publié en deux parties. — Un fort volume grand in-8°, de 500 pages à deux colonnes.

Première partie, comprenant les lettres AG, grand in-8° sur papier Jésus de 600 pages, avec 206 figures.

Prix de l'ouvrage complet : 14 francs.

La deuxième et dernière partie sera publiée en novembre prochain.

A Paris, chez J.-B. Baillière, libraire de l'Académie impériale de médecine, rue Hautefeuille, 19 ;

A Londres, chez H. Baillière, 219, Regent Street ;

A New-York, chez H. Baillière, 290, Boardway ;

A Madrid, chez C. Bailly-Baillière, calle del Principe, 11.

Nous rendrons compte de cet ouvrage.

Le Gérant : A. CHEVALLIER.